

LETTRES
DE
MILADI LINDSEY,
OU
L'ÉPOUSE PACIFIQUE.

PREMIERE PARTIE.

LETTRES
DE
MILADI LINDSEY,
OU
L'ÉPOUSE
PACIFIQUE;

Dédiées à M. le Marquis DE GENLIS.

Par Madame DE MALARME.

PREMIERE PARTIE.

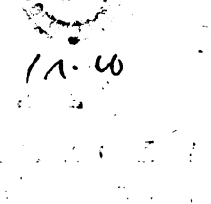


A LONDRES,

Et se trouve A PARIS,

Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Severin.

M. DCC. LXXX.





ÉPITRE

A MONSIEUR

LE MARQUIS DE GENLIS.

L'ESSAIN brillant des plaiſirs vous environne : les Ris & les Amours ſont enchaînés à votre char : ceux qui vous connoiſſent vous eſtiment, parce que vous le méritez. (Choſe bien rare dans le ſiècle où nous ſommes.) Tous les moments de votre vie ſont marqués par les heureux que vous faites ; moi-même je le ſerai, ſi vous

recevez avec indulgence l'hommage de mes foibles talents.

Vous trouverez, sans doute, que ma plume, encore timide, a tracé trop légèrement ses tableaux: elle eût été plus énergique si je n'avois eu qu'à vous assurer des sentimens avec lesquels je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissante servante,

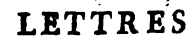
BOURNON DE MALARME.



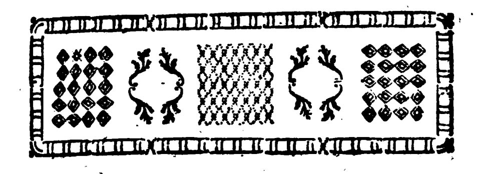
AVERTISSEMENT.

Les charmants Ouvrages de Madame de Riccoboni m'avoient séduit, & j'aurois dû me contenter de les admirer, sans ôser parcourir comme elle une carrière qu'elle a sçu couvrir de roses; mais s'il est un âge où la folie mérite le nom d'imprudence, j'ai droit, sans doute, à l'indulgence du Public, & j'ose y compter. Mon premier dessein, en écrivant les Lettres de Miladi Lindsey, fut d'occuper les moments oisifs qui se répètent souvent quand on abrège, comme moi, ceux qu'il est d'usage de sacrifier à la toilette. Quelque médiocre que soit une production, où trouver un Auteur qui ne soit pas jaloux d'en faire part à ses amis; c'est ce qui m'est arrivé. Les flatteurs m'ont encouragé. Je suis femme, & assez bien partagée du côté de l'amour-propre;

j'ai cru bonnement, que j'allois marcher, au moins d'un pas égal, à côté de mon incomparable modèle, & vîte de terminer mon Ouvrage, & de le porter à l'Imprimeur. A la première épreuve, mon cœur, je l'avoue, a treſſailli de plaiſir; mais celles qui l'ont ſuivi, m'ont inſpiré un ſentiment différent : j'étois trop avancée pour reculer. Mon Livre, dédié à un homme d'un goût fin & délicat, & que j'établiſſois pour mon premier Juge, a commencé à me donner des inquiétudes pour ſon ſuccès. J'aurois voulu être encore au jour où je pris la plume; mais il n'étoit plus tems. Me voilà donc en proie à la cenſure, & je me trouverai heureuſe, ſi je mérite d'être encouragée; c'eſt où je borne toute mon ambition.



LETTRES



LETTRES DE MILADI LINDSEY.

LETTRE PREMIERE.

De CHARLOTTE DE BEAUCHAMPS *à Madame la Marquise* DE BEAUCHAMPS *sa mere, au Château de....*

MALGRÉ mes cris, mes pleurs & mes prières, il a donc fallu me séparer de la meilleure des mères. Cruel intérêt! Qu'avois-je besoin d'une augmentation de fortune, puis-

que mes desirs étoient satisfaits ?.... Je n'en formois que pour être sans cesse à portée d'admirer tes vertus. Quoi ! je verrai commencer les jours sans l'espoir de recevoir tes caresses : ils finiront sans que tes bras se soient ouverts pour y presser cette Charlotte que tu as si souvent nommée ton enfant chéri. Tu m'as permis de t'ouvrir mon cœur, de te laisser lire dans toutes mes pensées. Oublie la mère, ne pense qu'à l'amie. Ce sont là tes paroles. Oui, Maman, oui, tu es mon amie. Souffre que je me serve de cette douce expression; elle donnera plus de liberté à nos conversations, sans rien ôter à mon respect. Tu veux que je te rende un compte fidèle de tout ce qui m'arrivera. Ce qui me regarde,

m'as-tu dit, eſt fait pour t'intéreſſer. Je n'oublierai pas tes ordres, & je les remplirai avec zèle. Je n'omettrai aucun détail. Si je puis parvenir à te diſtraire, le travail ne me coûtera pas; &, s'il le faut, je prendrai ſur mon ſommeil. Je prévois que j'aurai beaucoup de choſes à te dire. Le pays où je vais, les parens qui m'attendent, dont la fortune eſt immenſe, un voyage aſſez long pour moi, que de ſujets d'entretiens! Mlle le Jeune rit de mon étonnement, peut-être ridicule, à la vue de choſes, ſans doute, ordinaires, puiſque ma bonne n'en eſt pas ſurpriſe.

Ta prévoyante tendreſſe m'a ſauvé la fatigue que j'aurois pu éprouver en faiſant de ſuite le trajet juſques à Calais. Nous ſommes à la fin de notre

premiere journée. Nous ne nous remettrons en route qu'aprés-demain; & malgré les instances de Mlle le Jeune, je n'ai pas voulu me coucher sans t'écrire, & sans te répéter que rien n'égale ma tendresse respectueuse,

CHARLOTTE DE BEAUCHAMPS.

Amiens, ce .... 17...

LETTRE II.

De la Même à la Même, au Château de....

TOUT ce que tu m'avois dit, chère Maman, de la terrible majesté de la mer, n'a pu me garantir d'un mouvement de frayeur à la vue de cet élément, si justement redouté.

A peine commencions nous à apper-

cevoir les côtes, qu'une des grandes roues de la voiture s'eſt totalement briſée. Piman nous avoit devancé. Mlle Lejeune étoit d'autant plus inquiette, qu'en voulant me retenir, lors de la ſecouſſe, des éclats de la glace qui s'étoit caſſée ont pénétré fort avant dans ma main gauche. Mon ſang couloit en abondance; avec l'aide du poſtillon nous ſommes ſortis du carroſſe. Ma Bonne a panſé, le mieux qu'elle a pu, ma main qui me faiſoit grand mal.

Notre embarras était extrême. Le Village le plus prochain ſe trouvoit à une lieue & demie : & l'on n'appercevoit pas la plus petite habitation. Les douleurs que je reſſentois, m'empêchoient de marcher.

Nous vîmes enfin pluſieurs Couriers

venants du côté de Calais ; ils précédoient une Berline qui alloit grand train. En passant près de l'endroit où j'étois plutôt couchée qu'assise, un homme d'environ quarante ans, mit la tête à la portière, & cria vivement à ses postillons d'arrêter. Il descendit, & vint de la part de Milord Lindsey, son maître, s'informer de l'accident qui nous étoit arrivé. — Le plus grand des malheurs, Monsieur, M[lle] de Beauchamps se meurt ; elle est grièvement blessée. Que dira Madame ? combien sa perte causera de chagrin ? pour moi, je sens que je ne lui survivrai pas. Tu reconnois bien-là ma bonne, sa tendresse, la bonté de son cœur.

Avant que son discours fut achevé, le maître de l'homme qui avoit paru

d'abord, étoit à mes côtés. — Mais il faut la secourir; oui, sans doute, elle se meurt. Mais, Mademoiselle, cherchons les moyens de rendre la vie à cet Ange. — Effectivement, mon amie, j'étais prête à m'évanouir. Avec le secours de quelques sels qu'on m'a fait respirer, je me suis sentie mieux, à l'exception de douleurs toujours très-aiguës. Milord offrit de retourner à Calais pour m'y conduire. Mlle Lejeune a accepté la proposition, & l'on m'a porté dans sa voiture. Ce jeune homme est vraiment honnête, & il me paroît bien sensible. Chaque cahos m'arrachoit un cri. Il sembloit souffrir encore plus que moi. — Que d'obligations, disoit Mlle Lejeune, ah! Monsieur! toute ma vie je serai



reconnoiſſante. Si vous ſaviez comme je l'aime. — Je le crois bien, a dit Milord, Mademoiſelle juſtifie votre attachement.

Il parle françois avec difficulté, & j'avois peine à comprendre ce qu'il diſoit. Nous ſommes enfin arrivées. Milord a donné des ordres pour qu'on différât ſon départ, afin de ſavoir ſi ma bleſſure auroit des ſuites. Un Chirurgien en a retiré encore quelques morceaux de verre. Cette opération a été douloureuſe; mais tu connois le courage de ta Charlotte.

Je me ſuis miſe au lit. J'ai bien dormi. Et je ne ſouffre preſque plus. Le Chirurgien va venir, en l'attendant je t'écris: c'eſt un baume pour mes playes.

Ce pauvre Piman a eu auſſi ſa part

de souffrances. Impatient de ne pas nous voir arriver, il a retourné sur ses pas au grand galop de son cheval déjà fatigué de sa course. Les deux jambes lui ont manqué, & Piman est tombé rudement sur le pavé. Il n'a heureusement rien de cassé; mais il est tout meurtri. Mon accident a troublé son repos & ce matin, il est plus malade que moi. A mon réveil je me suis fait informer de toutes ces circonstances.

Voilà un voyage, Maman, qui ne commence pas sous d'heureux auspices. Ma main est en assez bon état; Cependant le Chirurgien prétend qu'il seroit imprudent de m'embarquer avant huit jours. Ce délai me fait moins de peine, parce qu'il donne à Piman le tems de se refaire entièrement. Milord est bien com-

plaisant. Comment ! parce que je suis incommodée, il retarde son voyage & ne partira, à ce qu'il a dit à ma bonne, que le même jour que moi. En vérité, je ne croyois pas les Anglois si galans. Il fait demander à chaque instant de mes nouvelles, ma ma bonne en raffolle. Cette excellente personne révère tout ce qui annonce une belle ame. Le choix que tu as fait, de celle que tu appelles ton vieux Camarade, pour accompagner ta Charlotte, prouve assez, Maman, la solidité de ton jugement. Je crois à ma bonne toutes les vertus ; & si j'en excepte son extrême enthousiasme pour tout ce qui a l'apparence de la bonté, je suis convaincue qu'elle est sans défaut. Élevée avec ma respectable

mère, qui l'a toujours traité plus en amie qu'en maitresse, peut-elle ne pas mériter sa confiance?

Je ne connois pas encore le caractère des parens chez qui je vais; ils peuvent me priver de tous les plaisirs; mais je leur défie de m'ôter le plus sensible, celui de parler de toi avec ma bonne. Cependant je ne suis pas sans inquiétude sur ton compte. Qui aura soin de toi, comme moi, comme Mlle Lejeune? ta bonté te fait aimer de tes gens; mais n'ayant pas notre tendresse, ils n'auront pas les mêmes soins. Le retour peu éloigné de mon frère calme mes inquiétudes; & pourtant, je dis toujours, cruelle & peu nécessaire séparation! je t'écrirai encore avant mon départ. Tranquillise-toi, si ma lettre a pu

te causer quelques craintes ; je me porte bien. Ma blessure va le mieux du monde. Adieu, aimable Maman, tu connois mon respectueux attachement.

CH. DE BEAUCHAMPS.

A Calais, ce... 17...

LETTRE III.

De la Même à la Même, au Château de....

JE suis à présent, mon amie, parfaitement instruite de tout ce qui regarde mon oncle & ma tante. Il existe même un beau-frère, qu'on nomme Milord Flower, dont tu ne m'as jamais parlé. Milord Lindsey le connoît particulière-

ment, ainſi que ſa femme, & deux demoiſelles, leurs filles. Je dois te dire comment j'ai appris ces détails.

Milord m'a fait demander la permiſſion de venir ſavoir par lui-même dans quel état ſe trouvoit ma main.— Il faut le recevoir, a dit ma bonne; ce jeune Anglois eſt honnête, & nous lui devons de la reconnoiſſance.

Je voulus repliquer, que je croyois ne pas devoir.....—Croyez, Mademoiſelle, que pour tout ce que je poſſède, je ne voudrois pas vous faire faire une fauſſe démarche: je reſterai là tout le tems de ſa viſite, que vous ne pouvez refuſer.— Qu'il vienne donc.

Quelques minutes après Milord eſt entré (Il loge dans la même Auberge.) En effet, rien

de plus réſervé que ſes manières. Avec une figure charmante, il a le maintien honnête; & malgré ſa modeſtie, on diſtingue dans toutes ſes façons, une aiſance qui annonce l'habitude de vivre dans la bonne compagnie; choſe étrange pour ſon âge, qui ne paroît guères au-deſſus de vingt ans.

Après quelques diſcours vagues ſur mon accident, ſur l'intérêt qu'il y a pris &c......il m'a demandé ſi j'allois directement à Londres.— Je crois, ai-je répondu, que les parents qui me font venir ne ſont pas dans leurs Terres? — Vous avez des parents en Angleterre, Mademoiſelle? —Oui, Milord. Le frère de mon père avoit épouſé une Angloiſe qui eſt morte il y a pluſieurs années; mon oncle depuis long-tems ſolli-

citoit ma mère, pour me laisser passer en Angleterre : sa tendresse pour moi l'engageoit à différer mon départ, & sa mauvaise santé ne lui a pas permis de m'accompagner. (Peut-être me blâmeras-tu d'être entrée dans ces détails avec un étranger; je t'avoue que je voulois savoir s'il connoissoit mes parents). — Oserois-je, Mademoiselle, vous demander si M. votre oncle porte le même nom que vous ? — Non, Milord. Mon père avoit celui d'une Terre. Mon oncle s'appelle le Comte de Mervoir. — J'ai l'honneur de le connoître; il demeure avec sa sœur, qui est une demoiselle âgée ; & je suis fort liée avec Milord Flower, son beau-frère. Enfin, ma chère & respectable amie, voici ce qu'il

m'a dit, ou fait entendre: Mon oncle eſt d'un caractère fort dur; mais il eſt généralement reconnu pour un parfait honnête homme; ferme dans ſes ſentimens, convaincu de leur ſolidité & de leur juſtice, il ne lui arrive jamais d'en changer. Ah, Maman! quelle différence de ce caractère au tien: douceur, aménité, complaiſance; c'eſt en comparant que je me trouverai malheureuſe. Où rencontrer une autre toi-même? Ma tante, dont le caractère ſympathiſe abſolument avec celui de mon oncle, ne connoit d'autre volonté que celle de ſon frère: le croyant infaillible ſur tous les points, elle ne conſulte que lui, ne croit que lui. Foible juſqu'à l'excès, ſon abſolue con-

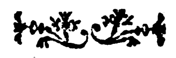
descendance aux désirs de ce frère, la rend elle-même trop sévère avec les gens qui en dépendent. Quant au beau-frère de mon oncle, il paroît que c'est le meilleur des hommes. Milord Flower est l'assemblage de toutes les qualités. Bon père, bon ami, bon maître, & trop bon mari pour son repos; voilà comme Milord Lindsey s'explique sur le compte de mon presque parent. J'ai cessé mes questions; Milord s'est retiré, & je me hâte de te rendre, comme à l'ordinaire, mes petits comptes.

Peu accoutumée à écrire, tu auras l'indulgence, ma chère Maman, de me pardonner les fautes dont sûrement mes Lettres sont pleines. Je te rendrai, du mieux qu'il me sera possible, les événe-

mens où je ferai pour quelque chofe. Si mon efpèce de journal eft un peu embrouillé, je connois le cœur de mon amie, il devinera les expreffions du mien. Adieu, ma tendre Mère, ménage ta fanté; c'eft un bien précieux dont je fuis jaloufe. Tu m'as promis une Lettre à mon arrivée à Londres; j'ai grande impatience de la recevoir. Notre départ eft fixé à deux jours. Reçois les affurances de mon refpect.

CH. DE BEAUCHAMPS.

De Calais ce.... 17...



LETTRE IV.

De la Même à la Même, au Château de. . . .

DEPUIS deux heures nous ſommes arrivées à Douvres. Notre paſſage en a duré ſept. Mais je crois que de ma vie je ne ſerai auſſi malade que dans ce court intervalle. O Maman! quelle affreuſe manière de voyager! A ce prix là, je ne voudrois pas acquérir une couronne. Toujours dans le cruel état de quelqu'un prêt à rendre l'âme; j'étois entourée de gens dont les pénibles efforts me faiſoient autant ſouffrir, qu'ils me répugnoient. Ce ſpectacle rebutant augmentoit encore mon

mal-aise; mais à peine descendue du Paquebot, je me suis senti soulagée; j'ai même pris avec plaisir du thé que l'on m'a présenté. Je n'ai pas trouvé cet usage extraordinaire. Tu m'as prévénu de la façon de vivre des Anglois. Je crois que je m'y ferai sans peine.

Milord Lindsey a paru aussi sensible à mon départ que s'il étoit mon frère; il est venu me conduire jusqu'au Port; & en me quittant, il avoit les larmes aux yeux. Son attendrissement a excité le mien. Il revient en Angleterre dans un an. — Ce tems, Mademoiselle, va me paroître bien long. — Qui vous oblige, Milord, d'aller à Paris, a dit ma bonne? — Les ordres de mon père, Mademoiselle, je ne lui ai jamais désobéi,

& voila la première fois de ma vie, que je trouve pénible de faire ses volontés. Adieu, Mademoiselle, en s'adressant à moi, je desire du plus profond de mon cœur que vos parents sentent le prix du trésor qu'ils vont posséder. — Vos vœux, Milord, me sont trop favorables, pour que je ne vous en sois pas infiniment obligée ; à ces mots, il a pris congé de moi.

Le bon Piman étoit déjada ns le Paquebot ; il m'avoit dévancé, dans la crainte que je ne m'opposasse à son départ ; & sans doute je l'aurois fait ; car il est si pâle, que sans les assurances réitérées qu'il se porte bien, je l'aurois cru fort mal. Mlle. le Jeune n'a éprouvé aucune incommodité pendant la traversée : elle en étoit

d'autant plus ſatisfaite, qu'elle étoit en état de m'être utile. Excellente fille! ſa tendreſſe eſt un adouciſſement à la peine que j'éprouve d'être ſéparé de toi. Demain matin nous partirons : nous ſerons à Londres le ſoir, & après-demain je pourrai te parler encore plus pertinemment de ces parents, que je redoute, d'après le portrait que Milord Lindſey m'en a fait.

Ma main eſt abſolument guérie, à une cicatrice près que je conſerverai toute ma vie. A la vérité elle eſt peu conſidérable. Ma tendre amitié durera autant que

CHARLOTTE DE BEAUCHAMPS.

De Douvres, ce.... 17....



LETTRE V.

De la Même à la Même, au Château de....

MILORD Lindsey a raison, ma chère Maman, mon Oncle doit être dur, puisque malgré le plaisir que mon arrivée lui cause, il n'a pû cacher la roideur de son caractère. — Votre mère vous a dit, sans doute, que vous seriez mon héritière. C'est à ce titre que je vous ai fait venir. Mais vous sentez ma chère Nièce, que je dois avoir sur vous l'autorité d'un père, en ayant la tendresse. — Je tâcherai de mériter la dernière, en me soumettant entièrement à l'autre. — Je suis content de votre

réponse. Au reste, dès ce moment je vous regarde comme ma fille. Vous avez une Tante qui vous chérira tant que vous le mériterez; allez à l'appartement qui vous est destiné; quant à vos domestiques, je vous en donne encore deux, nous verrons demain ce qui vous manque; vous avez besoin de repos, donnez vos ordres pour l'heure à laquelle vous voulez être servie: pour moi, je vais trouver ma sœur dans une maison où nous soupons, je ne vous verrai que demain, ainsi, bon soir ma Nièce.

Il étoit parti, que je cherchois encore ce que je devois répondre.

Voilà donc l'être que je dois aimer, respecter, pour qui j'ai quitté la plus douce & la meilleure des

des mères. Le sacrifice est horrible, & quelle frêle récompense ! Ma Bonne est pétrifiée d'un abord aussi froid — Et cette Tante ne pas se trouver à l'hôtel lorsque Mademoiselle arrive. J'ai beau lui dire que je ne devois pas m'attendre à des attentions aussi marquées ; rien ne peut calmer son humeur. A sa sollicitation je me suis mise au lit, & c'est de-là que je t'écris. J'ai demandé un bouillon, qui vient de m'être apporté par une jeune & assez jolie fille : elle ne sait pas un mot de François. Tant mieux : comme elle fait nombre des Domestiques qu'on me donne, elle ne nuira pas aux entretiens que j'aurai avec ma Bonne. Mon Appartement est petit, mais très-commode, & la magnificence

des meubles répond à l'opulence des Maîtres. M[lle] Lejeune occupe une Chambre qui donne dans la mienne. C'eſt une obligation que j'ai à ceux qui ſe ſont chargés de mon petit établiſſement. Bon ſoir, Maman, demain je continuerai ; je vais eſſayer de dormir ; mais je crains bien que les cris que j'entends continuellement dans la rue, ne troublent mon repos.

A 6 heures après-midi.

Les cris n'ayant ceſſés qu'au jour, c'eſt auſſi ſeulement en ce moment que j'ai commencé à dormir. Mon ſommeil s'eſt prolongé juſqu'à 9 heures : je me ſuis bien vîte levée à 10, j'ai fait demander la permiſſion à ma Tante de la voir. Comme elle m'a été accordée, je ſuis deſcendue. J'ai

trouvé mon Oncle avec elle. — Approchez, ma Nièce. — Elle est très-bien, sa taille est assez formée. Quel âge ? 18 ans, je crois ; sa figure annonce de la douceur : rien de mieux, si elle n'est pas trompeuse, c'est l'essentiel ; n'est-ce pas, mon Frère ? ... Que pouvois-je, que devois-je dire à ce long & fâcheux discours ? Dans mon embarras j'ai pris le parti du silence. — Eh bien, ma Nièce, vous ne dites rien à votre Tante ? — J'attendois que Madame voulut me permettre de répondre à tout ce qu'elle a la bonté de me dire d'obligeant. — Je crois qu'il y a quelque chose de piquant dans sa réponse. Qu'en pensez-vous, mon Frère ? — Je ne dois pas le présumer, a répliqué mon Oncle : Georges, le déjeuné. Ma

Tante a fait le thé. — Désormais, Mademoiselle, ce sera votre ouvrage. — Il me sera bien doux, Madame, de vous épargner cette peine. — Qu'est-ce-donc que ce ton de cérémonie? Madame; Mademoiselle, n'êtes-vous pas sa Nièce? n'êtes-vous pas sa Tante? Ma Nièce, elle étoit Sœur de votre Père : elle est la mienne, aimez-là, ou morbleu... — Je ne ferai aucun effort pour remplir un devoir que mon inclination approuve. O Maman! comme je mentois. Pardon, mais ma Tante n'a pas sçu gagner le chemin de mon cœur. Quelle différence! Après le déjeuné, mon Oncle a voulu entrer dans les détails de ma toilette. — Il faut vous mettre à l'Angloise. Je veux vous présenter chez

mes amis, chez mes parens. Votre mère me mande que vous êtes Musicienne, & que vous avez la voix fort belle : j'en suis ravi, car j'aime la Musique ; nous aurons des Concerts ; je joue un peu du violon ; vous aurez un Clavecin, une Harpe, cela sera charmant ; appliquez-vous à apprendre l'Anglois : dès demain vous aurez un bon Maître ; presque tous mes gens ne parlent qu'Anglois ; avec le desir, vous en saurez bientôt autant que moi ; je vais monter à cheval, on ne dîne ici qu'à 5 heures & demie, faites un peu de toilette, car j'aurai sûrement du monde, ma table est toujours ouverte à mes amis. Bon jour, ma Nièce, voyez ma Sœur, vous ne vous êtes point vues comme je vou-

lois : c'eſt pourtant une bonne fille ; mais voilà comme vous êtes toutes, on ne peut vous accorder.... Il ne m'a pas été poſſible d'exécuter ſes ordres ; je ſuis accourue dans ma chambre ; ma Bonne, après quelques heures de converſation, m'a donné du courage. J'étois en état de paroître à deux heures. J'ai été trouver ma Tante. — Déjà prête, Mademoiſelle ! — Oui Madame. Pourrois-je vous être bonne à quelque choſe ? — Mon Dieu, à rien, & ſur le champ elle a parlé en Anglois avec ſes Femmes. Pour moi, appuyée ſur la fenêtre, je regardois ſans rien voir. Sa toilette finie, elle m'a fait ſigne de la ſuivre dans un beau & magnifique ſallon. Un inſtant après eſt arrivé un homme aſſez bien mis. —

Je viens, Madame, vous demander à dîner. Ah ! voilà, sans doute, Mademoiselle votre Nièce. Elle est charmante. A peine fermoit-il la bouche, qu'un autre personnage s'est montré. Pour celui-là, ne parlant qu'Anglois, il m'a été impossible d'entendre un mot de ce qu'il sembloit débiter avec beaucoup de volubilité. Enfin est arrivé mon Oncle, accompagné d'un homme d'environ 45 ans, qu'il m'a présenté avec familiarité. — Ma Nièce, c'est le Chevalier Wesper, un de mes amis intimes. Il s'est alors incliné avec la plus mauvaise grace possible; baisez, mon ami, baisez, s'est écrié mon Oncle. J'ai présenté ma joue, quoiqu'avec répugnance. Il a eu l'audace de poser ses lèvres sur les mien-

nes. J'en étois extrêmement irritée; mais mon Oncle s'est hâté de me dire que c'étoit la coutume Angloise. Ah, ma chère Maman! je ne l'adopterai jamais. Le Valet annonçant le dîner a mis fin à toutes les plaisanteries occasionnées par les leçons continuelles que je serois obligée de recevoir, sur les usages si différens de ceux de la France. Tant que l'on est resté à Table, mon Oncle a voulu qu'on parlât François.—J'exigerai cette complaisance de mes Hôtes pendant un mois, a-t il dit; c'est à vous, ma Nièce, à profiter assez pendant ce tems pour n'avoir plus besoin d'interprête. Que je suis fâchée que mon Oncle ait pensé à cela! Combien de sots propos de moins j'aurois entendu! Tiens, Maman, ce Chevalier Wesper est

un homme bien déteſtable. Je ne parle pas de ſa figure, quoiqu'il ſoit difficile d'en trouver une plus ignoble, mais la hardieſſe de ſes propos m'a paru inſultante. Il a oſé me dire, au bout de deux heures de connoiſſance, qu'il m'aimoit ; & c'étoit avec un ton de familiarité & de ſuffiſance, qui auroit dû m'inſpirer plus de mépris que de colère. Mon Oncle buvoit, ma Tante rioit, & moi j'étois au déſeſpoir. Enfin l'on m'a permis de me retirer. J'ai gagné mon appartement que j'ai trouvé rempli de Marchands. On m'a fait prendre tout ce qui s'eſt préſenté de plus riche en étoffes, dentelles, &c. La première Femme de ma Tante, qui étoit là par ſon ordre, a tout choiſi. Quelle étrange pro-

digalité ! La Couturiere doit m'apporter une robe demain. L'on m'a prévenue que j'irai dîner chez le Lord Flower. Je t'avoue que je me fais une joie d'aller dans cette maison : tu sauras si c'est avec raison. Adieu Maman, je t'aime mille fois plus que moi-même.

CH. DE BEAUCHAMPS.

De Londres, ce... 17...

P. S. Je suis étonnée & affligée de n'avoir pas encore reçu de tes nouvelles.



LETTRE VI.

De la Même à la Même, au Château de . . . .

AH ! Maman, combien je suis charmée de mes nouvelles connoissances ! rien de plus aimable que Milord Flower, & rien de si charmant que Betsy sa fille cadette, image fidelle de cet homme respectable. Il ne faut qu'un instant pour démêler la vertu. Imagine la bonté, la douceur & la gaîté réunie sur un visage agréable, & tu auras le portrait de tous les deux ; le cœur sans cesse sur les lèvres, juge quelle douce impression j'ai dû éprouver en retrouvant ici deux êtres qui ont tant

de rapport avec toi. Chaque mot qui sortoit de la bouche de Mylord Flower, me causoit un tressaillement dont je n'étois pas maîtresse. Que de soins! que d'égards! chaque geste est une prévenance, il aime sa fille comme je suis aimée de Maman .... Et cette jolie Betsy, vive, enjouée, attentive, cherchant sans cesse à lire dans vos yeux s'il ne lui est rien échappé qui ait pû vous déplaire. Mais, diras-tu, en voilà assez sur ces deux objets. Il reste encore deux personnes à te peindre. Attends un instant; il faut que je change de pinceaux & de couleurs. La femme de cet homme généralement admiré, m'a paru impossible, ou au moins bien difficile à connoître. Ce sont de ces gens sans caractère, dont la

ſanté occupe ſeule l'eſprit ; incapables de penſer, ils ſont loin de pouvoir agir. Milady Flower a dû être belle : mais le deſir extrême qu'elle a de ſe bien porter, fait qu'elle eſt toujours malade, par les ſoins ridicules qu'elle apporte à ne manger que ce qui doit purifier ſon ſang, raſſurer ſa poitrine qui menace, à ce qu'elle croit, d'être fortement attaquée. Son eſtomac digère avec difficulté. Il ne lui faut donc rien que de léger, & facile à digérer. Tant de précautions lui ſont réellement contraires. Il eſt aiſé de voir, que Milord en eſt tourmenté ; mais il a la bonté d'entrer dans toutes les craintes de Miladi, d'approuver tout ce qu'elle fait. Miſſ Arabelle, l'aînée de Miſſ Betſy, eſt

absolument ressemblante à Miladi; elle est grande & belle: son caractère est hautain, elle manie la parole avec facilité; mais l'on a peine à deviner lorsqu'elle vous dit une chose honnête, si vous la devez prendre comme une ironie ou comme une politesse. Elle parle fort bien François, ainsi que Milord & Miladi. Pour Miss Betsy, il lui reste un si fort accent qu'elle a un peu de difficulté à se faire entendre dans cette langue; ce qui fait dire à Miladi, que Miss Arabelle a beaucoup plus d'intelligence. Au reste, le père, la mère & les deux filles m'ont fort bien reçue. Tout le monde étoit arrivé (& il y en avoit beaucoup) quand ma Tante a parue; je la suivois, mon Oncle s'est écrié: — Vous

arrivez de bonne heure, je gage que c'est la toilette de ma Nièce qui vous a retardé. — Le Coëffeur de ma Tante s'est fait beaucoup attendre. Ma réponse l'a un peu mortifié; que devois-je donc dire? Après une présentation générale, on s'est mis à table. Je me suis trouvée entre Miss Betsy, & le Chevalier Wesper: Miss Arabelle étoit vis-à-vis, en apparence fort occupée à manger, & ne sembloit pas penser à autre chose; mais j'ai fort bien remaqué que ses yeux se portoient souvent sur ton enfant chéri. Elle a rougi de la découverte que j'en avois faite; delà, la maligne remarque qu'elle s'est permise: — Mlle de Beauchamps ne mange pas. Seriez-vous incommodée? — Parbleu, vous n'y voyez

donc pas, a dit rudement le Chevalier Wefper, ce teint, ces yeux, la fraîcheur de ces lèvres ne permettent pas une queftion femblable. — Mon Dieu, a répliqué Miff Arabelle, j'ai vûe toutes ces chofes comme vous; j'étois même occupée à les admirer, & c'eft précifément cette attention particuliere qui m'a fait appercevoir que Mademoifelle renvoyoit toutes fes affiettes fans y toucher. — Je me porte bien, je mange beaucoup, & fuis bien fenfible aux foins de Miff. Je n'ai pu dire autre chofe, n'eft-ce pas être bien fotte? Miff Betfy à mes côtés me prévenoit fans ceffe : nos cœurs d'accord fembloient fe dire, nous nous lierons bientôt de la plus tendre amitié. A peine le deffert a-t-il paru,

que, ſelon l'uſage, toutes les Dames ſe ſont levées; on s'eſt rendu dans la chambre de Miladi; quelques inſtans après, l'on a annoncé Miladi Grow & ſa fille. Je n'ai rien vue dans ces deux perſonnes qui doive m'intéreſſer beaucoup. La mère eſt âgée, & Miſſ joint à une jolie figure, une taille remarquable. On a propoſé d'aller à Covent-Garden, Miladi Flower, & la nouvelle arrivée n'ont pas accepté. Ma Tante eſt montée dans ſon carroſſe avec les deux Miſſ Flower & moi. Le Spectacle m'a fort ennuyé; je n'ai rien compris dans l'intrigue d'une Pièce, dont je n'entendois pas les paroles. La Salle m'a parue fort belle, elle étoit exactement pleine. La parure n'eſt pas plus épargnée ici qu'en France.

Après avoir reconduit les deux Miss, nous sommes rentrées. Mon Oncle n'étoit pas encore de retour. Je me suis couchée sans l'avoir vu, & me suis levée de bonne heure ce matin pour satisfaire mon aimable Maman, & lui faire quelques reproches sur son oubli. Quoi ! déjà, tu ne songes plus à moi ! cette lettre que je devois trouver à mon arrivée, que tu m'avois tant promise ; pardonne, ô mon amie, je murmure, quand je ne devrois que gémir. Hélas ! peut être en ai-je plus d'une raison. Ta santé, ... Si l'effort que t'a coûté notre séparation avoit causé..... Dieux !... prenez pitié de moi, je crains tout de ta sensibilité. Ma tendre Mère, au nom de tout ce qui t'est cher, ne me laisse

jamais dans de ſemblables inquiétudes. Ma tante me fait appeller: que me veut-elle? Si c'étoit toi, je ſerois déja dans tes bras.... la voilà donc cette Lettre tant attendue & tant deſirée. Je la tiens, elle paſſe alternativement de ma bouche à mon cœur. Je l'avois bien prévue: mes larmes t'auront trop attendri. Mes lettres, dis-tu, adorable Maman, t'ont rendu la ſanté; tu as frémi au récit de l'accident qui m'eſt arrivée. Eh bien! j'ai eu tort, je devois attendre plus tard pour t'en rendre compte. Je connois ton cœur & je le ménage auſſi peu..... Adieu ma chère Maman, le tems me preſſe, la Poſte va partir. Reçois avec bonté les aſſurances de ma tendreſſe,

CH. DE BEAUCHAMPS.

De Londres ce... 17....

*LETTRE VII.

De Miss ARABELLE FLOWER *à Miss* AMÉLIE GROW, *à Londres.*

VOUS l'avez vu, ma chère Amélie, cette merveille tant vantée; comment la trouvez-vous? C'est à mon gré une sotte créature. Comme elle semble vaine d'une beauté que je trouve fort médiocre! Mais qu'admire-t-on en elle? De grands yeux qui n'expriment rien; ses dents sont petites, à la vérité, & blanches, mais sa bouche est d'une grandeur énorme.

* Cette Lettre écrite en Anglois, a été traduite ainsi que toutes celles de la même langue.

Ses cheveux n'ont d'agréable que leur couleur ; car je ne les crois pas la moitié aussi longs que les miens, encore il me semble qu'elle est plus blonde que moi. Elle est, dit-on, bien faite; pour moi je ne conçois pas comment l'on peut faire attention à de pareilles misères. Que vous dirai-je, ma chère amie, je la trouve complétement ridicule. Je suis en vérité confondue de sa manière de se conduire avec moi. Quelle hauteur! Betsy, la plus sotte de toutes les créatures, ne parle que de ce bel objet. Comme Mlle. de Beauchamps est aimable! Avez-vous remarqué le bras, le pied de Mlle. de Beauchamps? Que ne puis-je à chaque mot lui donner un soufflet! Mon père qui s'engoüe de tout, la

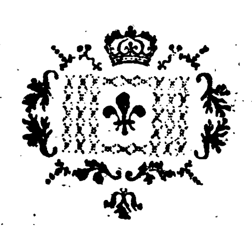
trouve charmante. Je ne vois de raisonnable que ma-mère; elle fait rendre justice. Cette fille, disoit-elle à Milord, sert de lustre à mon Arabelle: c'est, comme on dit, l'ombre au tableau. Le bon homme s'est écrié: y pensez-vous, Miladi? Plût à Dieu que ma fille fut aussi bien de toute façon! Plût à Dieu, ai-je ajouté tout bas, que la pécore ne soit jamais sortie du chenil, où elle a été élevée. Jamais de ma vie je n'ai vû une semblable imbécile. A peine a-t-elle dit six paroles. Quelle aimable modestie, disoit mon père! Vive ma mère pour être sans prévention; ce qui prouve combien sa façon de penser est distinguée, c'est qu'elle a toujours prévue que Betsy n'auroit pas le sens commun.

Qu'elle a bien deviné ! Ma sœur m'a toute la vie témoigné de l'éloignement, & vous savez, ma chère Amélie, si sur cet article je suis en reste avec elle. Votre amitié a fait & fera sans cesse le charme de ma vie ; même goût, même esprit, même âge, tout enfin a contribué à fortifier une liaison qui me console dans mes peines, & qui me fait mieux jouir des plaisirs. Je crains, ma chère Bonne, que cette échappée de France ne me cause bien du chagrin. Puisse l'avenir ne pas vérifier ce pressentiment ! Vous connoissez mon caractère, jalouse & vindicative comme je le suis, malheur à qui peut nuire à ma tranquillité. Je ne connois pas d'obstacles que je ne puisse surmonter, & je méprise

ſouverainement les âmes foibles que l'apparence des difficultés rebute. Bon jour, ma chère Amélie, venez me voir, ou écrivez moi. Il faut abſolument que je ſache ſi vous partagez la haine que je voue à cette nouvelle intrue. Soyez à moi, comme eſt à vous

ARABELLE FLOWER.

Groſvenor Square, ce.... 17...



LETTRE

LETTRE VIII.

De Milord LINDSEY *à Milord* BEAUMONT, *à Londres.*

QU'AI-JE vu, ô mon cher James! Non! ce n'eſt pas une mortelle,.... & j'ai pu m'en éloigner. Cruelle obéiſſance! Quel affreux ſacrifice! Accoutumé à n'avoir de volontés que celles de mon père, je n'ai point oſé revenir ſur mes pas. Tu as peine à concevoir le début de ma lettre: tu me crois fou. Eh bien! tu as raiſon. Ma tête eſt abſolument tournée. Je ne penſe plus qu'à elle; ſon image me ſuit par tout; je la vois pâle, étendue ſur l'herbe: le ſang précieux qui s'échap-

poit de sa blessure, coule dans mon sein,... il gagne jusqu'à mon cœur,... il l'embrâse... Mon ami cesse de me reprocher mon indifférence: j'aime, que dis-je? j'adore la plus belle des femmes. Ecoute, & plains moi *. Mon secret ne m'a point échappé: j'ai craint de lui déplaire par un aveu fait dan des pareilles circonstances. Il m'a semblé (hélas! on croit ce qu'on desire) qu'elle me voyoit sans peine. A l'instant de son départ, je n'ai pû retenir mes larmes. Mes joues en étoient inondées, ses yeux m'ont paru humides; mais bien-

* Ici Milord Lindsey raconte à son ami la manière dont il a connu & secouru Mlle. de Beauchamps. On a lu ces détails dans la deuxième Lettre.

tôt ſon mouchoir a fait diſparoître cette preuve touchante de ſa ſenſibilité. Si tu ſavois ce que ſes gens, dont elle eſt adorée, ont dit aux miens! Que d'éloges de leur charmante maitreſſe! C'eſt une âme pleine de candeur, d'innocence. J'ai oſé preſſer ſa main de mes lèvres tremblantes: c'étoit en la quittant. —Adieu, Milord, m'a-t-elle dit doucement, & ſes beaux yeux étoient fixés ſur moi. Mon trouble étoit extrême: je ne voyois plus. Heureuſement Antoine m'avoit ſuivi; il m'a ramené à l'hôtel. Sans lui, je reſtois pour ſuivre des yeux le Pacquebot. Chaque vague qui l'entraînoit, m'arrachoit un ſoupir. J'ai voulu occuper la chambre qu'elle venoit de quitter; avec de l'argent,

j'ai obtenu de l'hôte qu'il me fit donner les draps qui lui avoient servis. Que de baisers j'ai donné à toutes les places où j'ai jugé que son beau corps s'étoit reposé ! Je ne pouvois plus quitter ce lit. Tu vas sans doute rire de moi. Eh bien ! je ne me suis levé que lorsque Dessaint * est venu lui-même me dire que j'étois le maître d'emporter les draps. Fier de ma possession, je me suis décidé à partir..... Mais être un an sans la revoir..... Oh, j'abrégerai mon absence. Si tu pouvois obtenir de mon père qu'il me rappellât dans six mois; parle, prie, cherche de bonnes raisons. Que ne te devrai-je pas. Tiens, James, tu

* Nom d'un Aubergiste à Calais.

peux tout attendre de ma reconnoissance. Tu aimes ma sœur, tu l'auras, mon amie.... Travaille pour moi, pour toi, pour ma sœur. Adieu, mon cher James, je suis, sur ma parole, le plus sincère de tes Amis.

CHARLES LINDSEY.

De Paris ce.... 17....

LETTRE IX.

De Charlotte de BEAUCHAMPS *à Madame de* BEAUCHAMPS *sa mère, au Château de....*

COMMENT se peut-il, mon aimable Maman, que la vue de deux objets également charmants en apparence, produise des sensations si différentes? Tu devines, sans doute, que je veux te parler des filles de

Mylord Flower. Arabelle, malgré son esprit, ne m'inspire que de l'indifférence : comment justifier à tes yeux le ridicule d'une semblable prévention, quand je ressens pour sa sœur les mouvemens de la plus tendre amitié? Il est vrai que cette aimable Miss mérite à plus d'un titre la préférence que mon cœur lui donne. Sans cesse en bute à la mauvaise humeur de Miss Arabelle, qui la ménage d'autant moins, que sa mère autorise ses mauvais procédés; en la présence de Milord, on a peine à distinguer la supériorité que Miss Arabelle me semble mériter si peu sur Miss Betsy. Mais pour le malheur de cette dernière, Milord est rarement à la maison. La plus grande partie des Anglois passent leur vie

dans des Tavernes. * Je ſuis à portée de juger combien cette douce & ſenſible fille eſt à plaindre. L'Hôtel de Mlord Flower eſt très-proche du nôtre ; l'intention de mon Oncle eſt que je paſſe preſque toutes les après-dînés chez ſon beau-frère ; par ce moyen, l'on ceſſe de me regarder comme une étrangère : Miladi même me traite avec bonté. J'en ſuis d'autant plus flattée, qu'à l'exception d'Arabelle, elle me paroît ne s'intéreſſer & ne s'occuper que du retour d'une ſanté qu'elle

* Ces ſortes de lieux ſont fréquentés par les plus grands Seigneurs, il s'y forme même des aſſemblées où ne ſont admis aucuns étrangers. On leur a donné le nom de Clubs. On y mange, on y joue & l'on y politique à l'aiſe.

n'a jamais perdue..... L'intimité qui regne entre Miſſ Betſy & moi, ſemble offuſquer Miſſ Arabelle. Ce n'eſt point par jalouſie : elle n'a pas deſirée un inſtant mon amitié : mais l'aſcendant que ſon humeur altière lui a fait prendre ſur tout ce qui l'entoure devoit néceſſairement s'étendre juſqu'à moi ; je devois plier : juge donc, mon amie, combien il eſt humiliant pour cette fille ſuperbe de trouver dans une jeune Françoiſe un eſprit qui lui réſiſte. Ma faute eſt grave, ſa haine eſt ma punition. Mais, me diras-tu, quelle en eſt la preuve! Ecoute, chère Maman, & doute encore. Mylord Flower a à ſon ſervice un Valet-de-chambre François : il ſe trouve être parent éloigné de ma Bonne ; cet homme eſt de-

puis cinq ans en Angleterre & parle fort bien Anglois : ma Bonne & lui se voient souvent, & voici une conversation qu'il lui a rendue ; elle s'est passée dans l'Office dont la porte n'étoit qu'à moitié fermée. Franck (c'est le nom du Valet-de chambre) étoit dans la pièce à côté, occupé à remonter un bras à la cheminée. Ignorant que Miss Arabelle étoit dans l'Office, où il venoit de voir entrer Molly (c'est la première Femme-de-chambre de Milady). Mon nom qu'il entendit prononcer, lui donna de la curiosité. Il quitte son ouvrage, s'approche de la porte, & entend distinctement le dialogue suivant. — Comment, ma chère Molly, il ne t'est pas possible de persuader à ma mère que cette Beauchamps est un

mauvais ſujet qui gâte l'eſprit de ma ſœur.—Bon Dieu, Miſſ prenez patience; ſi Miladi n'étoit pas une femme d'une eſpèce ſingulière, à la bonne heure, on pourroit en venir tout de ſuite à ſon but : mais, avec elle, il faut prendre les momens; aujourd'hui, elle a mal dormie; demain, elle aura mal aux reins, & puis ſa poitrine .... Que ſais-je? dans quinze jours, on ne lui trouve pas une heure de bonne ſanté. — Dieu te béniſſe. Tu vas, je crois, me détailler tous les maux de ma mère. Donne-moi plutôt des moyens pour détruire la bonne opinion mal fondée qu'on a de cette maudite Françoiſe. As-tu remarqué combien elle ſe croit ſupérieure à moi! que je la déteſte! Je me figure qu'elle n'eſt venue ici que

pour mon tourment. — Sans doute, Miss à raison, & cette Lejeune, sa vieille suivante... Quelle sotte personne ! elle a pour le moins ses trente-six ans, & voudroit m'enlever le cœur de M. Franck ; sous prétexte d'une parentée, qui n'a peut-être jamais existé, ils sont toujours ensemble. Oh ! je m'en vengerai. — Attends, Molly, il me vient une idée... justement, rien de mieux... Fais tant d'avances à cette Lejeune qu'elle prenne de l'amitié pour toi : la confiance viendra à la suite des fausses confidences que tu lui feras ; alors questionne-la sur sa maîtresse, si tu lu découvres quelques avantures, des inconséquences seulement, informe-toi du lieu où la scène se sera passée ; viens m'en rendre compte, & à cha-

que rapport, je te gratifies d'une guinée.... A présent travaille aux moyens de nous satisfaire toutes deux. Franck a vîte retourné à son ouvrage. — Comment, Franck, a dit Miss Arabelle, vous étiez-là ? — J'arrive dans l'instant, a répondu le rusé Domestique. Cette assurance a rendu le calme à Miss, qui s'étoit fortement troublée à sa vue. Molly s'en est approchée. — Vous devenez bien rare, M. Franck. — Là là Miss. — Comment là là, on ne vous voit plus qu'à l'heure des repas, encore ne les prenez-vous pas tous à la maison. Oh ! c'est que vous allez tenir compagnie à votre Cousine ; elle est votre Cousine, Mlle Lejeune ? n'est-ce pas, M. Franck ? — Oui, Miss Molly, Mlle Lejeune est ma parente. —

Que ne lui dites-vous de venir ici, elle s'amuseroit avec nous. — Je lui dirai, soyez-en sûre; adieu Miss. — Au plaisir, M. Franck, — tâchez-donc d'amener ce soir votre parente .... Voilà, ma chère Maman, ce que ma Bonne a appris ce matin: que penses-tu à présent de Miss Arabelle? excuses-tu mon éloignement? il est justifié par son antipathie. Guides-moi dans un pas si glissant; dis-moi comment je dois me conduire? Convaincue de la solidité de tes conseils, je les suivrai sans hésiter. J'attends ta réponse avec une impatience proportionnée à l'embarras de ma position. Adieu ma bonne, mon adorable Maman.

CH. DE BEAUCHAMPS.

Londres, ce ... 17...

LETTRE X.

De Mylord BEAUMONT *à Mylord* LINDSEY, *à Paris.*

OUI, ſans doute, mon cher Charles, je te ſervirai avec joie. J'ai déjà preſſenti ton père, & je ne crois pas qu'il faſſe beaucoup de difficultés pour permettre ton retour. A préſent, ſouffre que mon amitié te faſſe des repréſentations. Quel peut être ton intention! promis depuis pluſieurs années à la fille aînée de Milord Flower, quels hommages prétends-tu offrir à Mlle de Beauchamps? elle eſt belle, je l'ai vue au Spectacle avec Miſſ Arabelle & Miſſ Betſy. Je conviens qu'elle mérite la préference

ſur celle que tu dois épouſer. (& dont tu ne dis pas un mot dans ta lettre.) Cependant Miſſ Arabelle eſt d'une figure charmante : ſon eſprit eſt agréable : enfin je crois que l'on peut vivre heureux avec une ſemblable perſonne. Mlle de Beauchamps, Nièce du Comte de Mervoir, ne peut être ta maîtreſſe. A quel titre veux-tu donc qu'elle t'appartienne? Ton amour, Charles, a fait bien du chemin en peu de tems; l'abſence ſeule peut effacer une impreſſion auſſi vive. Si tu voulois m'en croire, loin de revenir, tu prolongerois ton ſéjour en France. Ton mariage, pour je ne ſais quelle raiſon, eſt remis à dix-huit mois. Arrive au moment de le conclure: oublie celle que le ſort

ne t'a pas destinée; songe bien, mon cher Charles, que je suis ton ami, & non pas ton tyran; je desire ton bonheur: voila pourquoi je me permets des conseils. S'ils te déplaisent, n'en parlons plus. Ne crois pas que les promesses flatteuses que tu me fais au sujet de ton aimable sœur, me disposent à te rendre service. Mon amour pour Miss Lindsey est extrême; je me regarderois comme le plus fortuné des hommes si je pouvois l'obtenir; mais mon ami, je ne voudrois pas d'un bonheur, qui te raviroit une vertu. J'attends ta réponse. Adieu Charles, dispose sans réserve de

JAMES BEAUMONT.

De Londres, ce.... 17...

LETTRE XI.

De CHARLOTTE DE BEAUCHAMPS à Madame DE BEAUCHAMPS sa mère, au Château de ....

JE fus hier à l'iſſue du dîner, chez Milady Flower; je commence à m'expliquer en Anglois, & à l'entendre. Cependant, comme c'eſt avec beaucoup de difficulté, Milady a ſoin que l'on parle toujours françois en ma préſence. (Il eſt peu d'Anglois d'un certain rang qui ne parlent notre langue). Elle me félicitoit de mon intelligence; lorſque Milord Lindſey s'eſt fait annoncer. J'ai cru d'abord, que le jeune homme que j'ai rencontré à Calais étoit de

retour. Son apparition m'embarraſſoit, & j'ai conſidérablement rougi. Miſſ Arabelle l'a fort bien remarqué : car, ma chère Maman, rien ne peut échapper à cette fille, quand il s'agit de me faire de la peine. A la vue de Milord j'ai repris contenance. Il m'a été impoſſible de méconnoître le père de Milord Lindſey : ce ſont les mêmes traits, dans un genre plus ſérieux. *How do you do*, Milady, a-t-il dit, en entrant ? *I. hope... you...* Milady l'a interrompu. Parlez françois, Milord, je vous prie, Mlle. de Beauchamps, nièce de mon beau-frère, ne ſait point encore aſſez d'anglois pour converſer dans cette langue. A ces mots, ton enfant chéri s'eſt levé pour faire la révérence à Milord,

qui, de ſon côté, ne s'eſt pas trouvé, en reſte. — Très-volontiers, Miladi, heureux de faire quelque choſe qui plaiſe à Mademoiſelle. — Et ta ſotte fille, de faire encore une révérence. Miladi lui a demandé des nouvelles de ſon fils. — Charles ſe porte bien, a-t-il répondu; mais il a bien envie de revenir. Il me mande qu'il s'ennuye beaucoup, & me demande la permiſſion d'abréger ſon exil; c'eſt ainſi qu'il nomme ſon ſéjour en France. — Il a donc bien changé, a dit Miſſ Betſy, il avoit tant de joie de partir, & paroiſſoit ſi content. — Vous vous trompez, ma ſœur, a dit Miſſ Arabelle, en la regardant d'un œil fâché, il étoit, au contraire, aiſé de voir que Milord ne s'éloignoit d'ici que pour rem-

plir les ordres de ſon père. — Mes ordres, Miſſ; depuis plus de ſix mois j'eſſuyois tous les jours de nouvelles ſollicitations de ſa part, pour qu'il aille faire un tour à Paris. Miſſ Arabelle s'eſt mordu les lèvres, & n'a rien repliqué. Miladi a changé de converſation; il eſt venu compagnie: & j'ai propoſé à la douce Betſy d'aller dans le jardin. Nous y ſommes deſcendues. — Convenez donc, ma chère Charlotte, que je ſuis bien malheureuſe. — Oui, je l'avoue. Mais, mon amie, il faut eſpérer que votre ſort changera. — Non, non, je ne le crois pàs. Ma ſœur, quoique mariée, conſervera toujours trop d'aſcendant ſur ma mère. — Pour moi, mon aimable Betſy, je ſuis ſûre que ſi Miſſ

Arabelle se marioit, vous la remplaceriez dans le cœur de Miladi. — Puissiez-vous dire vrai? En ce cas, je n'ai plus guères à souffrir. — Prévoyez-vous qu'elle pourra bientôt trouver un parti? — Il est tout trouvé: Elle est promise depuis six mois au fils du Lord que nous venons de quitter. — Qui? Milord Lindsey. — Justement; le mariage a été arrêté pour le faire au bout de dix-huit mois; il est parti peu de tems après ces arrangemens. C'est un jeune homme charmant; à la figure la plus intéressante, il joint le caractère le plus doux. — Ils s'aiment beaucoup, sans doute. — Je crois que oüi; ma sœur en parle souvent, & c'est toujours pour faire son éloge. — Je ne sais pourquoi;

Maman, je me ſuis trouvée mal à la ſuite de cette converſation. Chaque mot que diſoit Miſſ Betſy, excitoit mon trouble. A peine, avec le ſecours de ſon bras, ai-je pu gagner le premier Parloir, je me ſuis alors trouvée ſi mal, que l'on m'a couché ſur une chaiſe longue. Mon cœur étoit gros, & je ne pouvois pas pleurer. Enfin les larmes ſe ſont faites un paſſage; j'en ai verſé avec abondance, & me ſuis ſentie ſoulagée. J'ai voulu me retirer après des ſoins ſans nombre, qui en ce moment m'ont parûs aſſommants. J'ai paſſé la nuit dans des agitations perpétuelles. Non, jamais je n'en eus de plus cruelles. Que ſignifie ce que j'éprouve? O Maman! que je crains bien de deviner les raiſons

d'un ſi grand déſordre! Je n'avois donc pas tort de tant redouter ce fatal voyage..... Tes Lettres ſont courtes, & ne contiennent aucuns conſeils. Que veux-tu que je devienne? Qui me conduira? C'en eſt fait; je ſurmonterai un peu de honte: Je dirai tout à ma bonne; je la laiſſerai lire dans mon cœur; je l'attends; que vais-je dire? Allons, quand ma lettre ſera fermée, je commencerai ma pénible confidence. Adieu, ma tendre amie. Crois pour la vie à la tendreſſe de

CH. DE BEAUCHAMPS.

De Londres, ce.... 17....

LETTRE XII.

De MILORD LINDSEY à Milord BEAUMONT, à Londres.

J'APPROUVE, mon cher James, les conseils que ton amitié te dicte. Mais il m'est absolument impossible de les suivre. Tu me demandes ce que je compte faire de Mlle. de Beauchamps. Tu l'as vû.... Et tu te permets une semblable question ! Mon parti est pris : elle sera ma femme. Je suis promis depuis long-tems, dis-tu, à la fille de Milord Flower. Sans inclination alors, je cédois par obéissance. Je n'ai jamais aimé Miss Arabelle, je te dirai même, que son caractère est totalement contraire au mien. Cependant, di-

ras-tu,

ras-tu, tu l'épousois sans répugnance. Cela est vrai, James ; mais les tems sont bien changés. A présent ce mariage feroit mon supplice. Miss Arabelle est d'une jolie figure. Mais quelle différence ! Si l'on vouloit peindre les graces, la beauté, la vertu & la douceur réunies dans une même personne, il faudroit prendre Mlle de Beauchamps pour modèle. Que de bonheur je me promets dans cette union ! Car il faudra bien que mon père y consente.... Oui.... Mais si je n'étois pas aimé de celle.... Mon amour, mon respect, mes soins constans la toucheront peut-être. Elle aura pitié d'un malheureux, qu'elle peut rendre le plus fortuné des hommes. Mon père me mande que je puis revenir en Angleterre à la fin des six

mois. Mon ami, je pars dans quinze jours. Je ſuis ſi content, ſi hors de moi, que j'oubliois de te remercier; car c'eſt ſûrement à toi que je dois ce retour ſi deſiré. Je la verrai.... Cher objet de l'amour le plus tendre, ſouffriras-tu que je te faſſe l'aveu de ma vive tendreſſe? Ah, mon ami! mon cher James! Conçois-tu, as tu l'idée de mon bonheur? Ne m'écris plus, quoique mon départ ne ſoit fixé qu'à la fin du mois; car, malgré mon impatience je n'ai pu refuſer d'aller paſſer quelques jours dans la terre du Marquis de Gen.... Tu as ſouvent entendu faire l'éloge de ce Seigneur à M. Taylor. Mais, combien ce qu'il nous en diſoit eſt loin de ce qu'il mérite. Sous l'apparence d'un caractère léger, il eſt impoſſible de ren-

contrer une plus belle ame, un cœur plus magnifique. Je l'ai vu rendre à la beauté malheureuſe des ſervices ſouvent répétés, qu'un autre eût mis à prix. A la manière dont il les rend, on croiroit toujours qu'il eſt l'obligé. Je ne finirois pas, mon cher James, ſi je voulois te faire l'énumération de toutes ſes qualités. Adieu, mon ami, préviens ma ſœur de mon arrivée. Le peu que tu m'as dit ſur ce ſujet me fait préſumer.... Crois que mon bonheur ne m'empêche pas de penſer au tien,

CHARLES LINDSEY.

Paris, ce.... 17...



LETTRE XIII.

De Miss ARABELLE FLOWER, à Miss AMÉLIE GROW, à Small Hill.

CRUELS parens! Il ſemble que c'eſt un arrangement pris entre eux de ne rien faire qu'à contre-tems. Quelle ridicule manie a Milady Grow d'aller à la campagne lorſque tout le monde ſe prépare à la quitter? Votre abſence, ma chère Amélie, me cauſe un véritable chagrin, parce que je vous aime, & que notre ſéparation m'eſt toujours bien ſenſible: ajoutez à ce premier motif, la circonſtance où je me trouve. Entourée de gens qui me déteſtent. (Car tenez,

mon amie, ma haine me rend clairvoyante. Cette Françoise & ma sœur me rendent parfaitement ce que je sens pour elles.) Mais qu'ai-je à redouter de leur foiblesse, quand je voudrai développer tous les ressorts de mon imagination pour m'en venger? Dites-moi donc, ma chère amie, par quelle sorcellerie Mlle de Beauchamps paroît-elle séduire tous les gens qui en approchent? Milord Lindsey, le père de celui que j'aime avec fureur, vint il y a quelques jours faire une visite à Milady. Cette Françoise, suivant sa sotte habitude, étoit venue passer l'après-dîner à la maison. Lorsque l'on est venu annoncer ce bon homme, Mademoiselle a rougi. (C'est encore une de ses fantaisies: l'imbecile rougit quand elle

veut, & croyant, ſans doute, que cela l'embellit, elle ne fait autre choſe.) Après quelques inſtans de converſation, elle eſt ſortie avec Betſy. Remarquez que par complaiſance pour cette divine perſonne, quand elle eſt préſente, on ne prononce pas un mot d'Anglois. Ma mère eſt auſſi trop bonne. — Cette jeune Demoiſelle eſt bien jolie, a dit lourdement Milord, & me ſemble fort modeſte. — Il eſt vrai, ai-je dit, qu'elle rougit ſouvent; cela dégénère, je crois, en habitude. — Ne l'imaginez pas, Miſs, a répondu Milord; n'eſt pas modeſte qui veut, & c'eſt toujours une belle qualité.

Milady prenoit peu de part à la converſation, étant fort occupée à couper une envie qui lui cauſoit,

disoit-elle, des maux épouvantables. J'étois outrée d'entendre faire un éloge déplacé de celle que j'abhorre si cordialement, lorsque Milord Beaumont est entré. Vous connoissez, mon amie, ce jeune homme, il est très-lié avec le fils de Milord Lindsey. A peine étoit-il assis, que nous entendîmes des cris. — Venez vîte, disoit-on, elle se trouve mal. Nous accourons.... Encore une petite espièglerie de Mlle de Beauchamps. Pour se rendre intéressante, sans doute, elle a feint un évanouissement; doucement étendue sur une chaise longue, elle sembloit avoir cherché l'attitude la plus favorable à ses charmes. Je n'ai de ma vie rien vu de plus ridicule. Enfin, après l'avoir arrosé de tous les flaccons qui se sont trouvés

dans nos poches, elle a ouvert ses grands yeux bleux.— Pardon, Milady, (ma mère étoit aussi descendue); je suis désolée de l'embarras.... Je me sens mieux.... Je ne sais d'où peut venir.... En vérité, jamais je n'ai éprouvé.... Je puis retourner chez mon oncle.... Je suis bien.

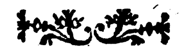
Elle est enfin partie, laissant tout le monde dans un sot enthousiasme de sa personne; j'ai eu la douleur d'entendre répéter, cette Demoiselle est bien jolie, bien intéressante. Betsy pleuroit; & s'écrioit par intervale, bon Dieu qu'a-t-elle? Elle paroissoit se bien porter.—En vérité, Betsy, vous êtes folle avec vos Jérémiades; croyez qu'elle n'en mourra pas. Vous la verrez demain comme à l'ordinaire.—Ah! ma sœur, comme

elle étoit pâle. — Eh non ! C'eſt ſon teint naturel. Je vous dis que cela ne ſera rien.

Eh bien ! mon amie, combien n'éprouvai-je pas de crêve-cœur pour cette Mijaurée? Adieu. Écrivez-moi ſouvent. Vous ſaurez tout ce qui ſe paſſera ici. Puiſſai-je être dans le cas de vous faire part de la vengeance que je tirerai de mes ennemis ! Tout à vous.

ARABELLE FLOWER.

Groſvenor Square, ce.... 17...



LETTRE XIV.

De CHARLOTTE DE BEAUCHAMPS *à Madame la Marquise* DE BEAUCHAMPS *sa mere, au Château de....*

IL me tarde bien, Maman, de te voir débarrassée de ce détestable rhumatisme. Tes douleurs me percent le cœur. Que ne puis-je au moins les partager ! Enfin, mon amie, j'ai fait à ma bonne l'aveu de ma foiblesse ; elle exige que je te parle avec sincérité de l'état de mon cœur. Hélas ! Je ne le connois pas moi-même. J'ai trouvé Milord Lindsey charmant, il m'est arrivé souvent de penser à lui ; je ne me sentois que bien-aise en me rappellant ses graces, son

honnêteté, &c: mais, depuis ce que j'ai appris de ſon mariage avec Miſs Arabelle, mon cœur eſt déchiré: rien n'eſt comparable au tourment que j'endure. Mlle le Jeune dit que j'aime Milord; je n'ai pas de peine à le croire & je m'en afflige. Ma Bonne m'engage à ſurmonter un ſentiment qui ne pourroit que me cauſer du trouble & des peines. Je ſens qu'elle a raiſon, & je vais travailler à détacher mes idées d'un ſouvenir trop dangereux.

Il te paroîtra ſans doute étonnant, mon aimable Maman, que logeant chez mon Oncle & ma Tante, ce ſoit de ces deux perſonnes dont je te parle le moins. Que pourrois-je t'en dire? Mon Oncle aime la chaſſe, ce qui lui fait déteſter Londres. Il eſt preſque

toujours dans les environs chez quelques amis, avec qui il chasse toute la journée, je le vois rarement; je ne crois pas qu'il ait pour moi un attachement bien vif.

Quant à ma Tante, elle a deux ou trois maisons où elle n'a pas voulu me mener. — Ce sont, dit-elle, des personnes âgées, leur société vous ennuiroit; vous avez Milady Flower, sa maison est agréable, allez-y souvent: il ne faut pas qu'une jeune Demoiselle fasse tant de connoissances.

Persuadée que ma Tante doit avoir raison, je n'ai pas repliqué; ainsi je ne la vois qu'aux heures des repas, & comme il y a presque toujours du monde, nous ne parlons jamais que de choses indifférentes.

Ce matin elle m'a fait appeller. — Je vous ai fait venir, ma Nièce, pour vous gronder. Le jour de votre arrivée, mon frère vous a remis dix guinées, & vous êtes encore à en redemander. — Ma Tante, je suis bien reconnoissante. — Il est bien question de reconnoissance. Écoutez, je ne me suis point mariée par amitié pour votre Oncle; il a eu dans les commencemens de son mariage plusieurs enfans : ils sont devenus les miens: la mère est morte depuis six ans; ainsi que les enfans, vous êtes devenue l'héritière de mon frère & la mienne, vous serez fort riche & je veux que vous soyez généreuse. Dépensez, ma Nièce; avec les sentimens que je vous connois, vous ne pourrez que faire un bon usage de l'argent que

vous recevrez. Voilà ce que je voulois vous dire : allez faire votre toilette.

En me quittant pour passer dans son cabinet, elle m'a remis une bourse où j'ai trouvé cinquante guinées. La voilà donc cette femme que j'ai ôsé juger avec tant de sévérité! Je lui demande dans le fond de mon cœur le plus sincère pardon. Oublie, Maman, que je ne t'ai pas toujours dit d'elle tout le bien qu'elle mérite.

Depuis plus de trois mois, j'étois débarrassée du Chevalier Wesper, sa présence étoit nécessaire à des réparations qu'il fait faire dans une de ses Terres, ce qui l'a forcé de s'absenter. Pour mon malheur, il est de retour. Cet homme m'est singulièrement à charge; il me suit par-tout: s'il s'agit

d'une partie de promenade, il eſt toujours là pour me donner la main. Ah, Maman! Qu'il eſt fâcheux d'être aimé d'un tel perſonnage! Ce qui me choque le plus, c'eſt qu'il agit avec moi comme s'il étoit autoriſé à me rendre des ſoins. Milord Flower lui fait toutes ſortes d'honnêtetés, depuis qu'il eſt revenu ſeulement; car avant ſon départ, il paroiſſoit n'en pas faire grand cas. Que ſignifie ce changement, dans un homme dont les démarches ſont toujours dictées par la prudence? Miſs Arabelle ne ceſſe de parler des richeſſes immenſes de ce Chevalier Baronnet, & c'eſt avec une affectation ſi marquée, qu'il en eſt lui-même quelquefois embarraſſé. Je ne ſais; mais je crains bien que cet homme ne me cauſe un jour de véri-

tables peines. Si l'on doit croire aux pressentimens, celui-ci me semble fondé sur des probabilités. Que ne t'ai-je pour témoin de toutes mes actions ! je serois sans crainte. Pourquoi mon amie a-t-elle permis, que dis-je, pourquoi a-t-elle ordonné mon départ ? O tems heureux ! que je regréterai long-tems. Je me perds dans les réflexions que ce changement fait naître. Adieu, Maman, je suis fort triste ; je savois bien que séparée de toi, je ne pouvois pas être heureuse.

CHARLOTTE DE BEAUCHAMPS.

De Londres, ce.... 17..

P. S. Permets que mon frère trouve ici les assurances de la plus tendre amitié.

LETTRE XV.

De MISS ARABELLE FLOWER, à MISS AMÉLIE GROW, à Small Hill.

LE voilà donc expliqué le ſujet de cette rougeur ſubite en entendant annoncer Milord Lindſey. O ma chère Amélie ! Combien mon antipathie eſt juſtifiée ! Charles eſt arrivé, il la connoiſſoit ; ils s'aiment : j'en ſuis ſûre. J'ai lû mon arrêt dans les yeux du jeune Lord. Une pièce nouvelle nous avoit décidé à aller hier à Drurylanne, ma mère, ma ſœur, cette Françoiſe & moi. Le Chevalier Weſper, (je ne ſuis plus étonnée de ſon éloignement pour ce nouveau

ſoupirant), Milord Beaumont & Sir Benter, nous attendoient à la porte pour nous donner la main; & comme à l'ordinaire, j'avois arrangé les choſes de façon que Mlle de Beauchamps avoit pour Écuyer l'horrible Chevalier. Nous occupions tous une même loge, & il reſtoit une place vacante. Vers le milieu de la première pièce, la loge s'ouvre, Charles paroît; après une révérence générale, & des demandes particulières à Milady ſur ſa ſanté, il s'adreſſe directement à Mlle de Beauchamps, & s'informe avec intérêt de la bleſſure de ſa main. La petite cicatrice qui s'y trouvoit avoit un jour excité ma curioſité; mais elle m'avoit répondu ſimplement, que c'étoit un accident qui lui étoit arrivé ſur la route, & de Milord pas

un mot. Ma mère, dont l'étonnement égaloit le mien, voulut ſavoir les détails de cet événement que Charles lui raconta (*). Qu'il étoit aiſé de voir, malgré les expreſſions ménagées dont il ſe ſervoit, que ſon cœur y mettoit le plus grand intérêt! — Pourquoi, s'eſt écriée ma mère, Mlle de Beauchamps ne nous avoit-elle pas dit cela? — Je n'ai pas cru que ce petit accident méritât d'être raconté à Milady, n'ayant eu ſurtout aucune ſuite. — Mademoiſelle a voulu ménager notre ſenſibilité, a dit le Chevalier.

Milord Lindſey, & le Lord Beaumont, ſont ſortis de la loge; un inſ-

(*) Nouveau détail fait dans la Lettre deuxième.

tant après je les ai apperçu tous les deux à une des portes de l'amphithéâtre qui nous regardoient avec attention. La Françoise a porté les yeux de ce côté: elle les a baissés aussi-tôt, & le rouge lui a monté au visage. Pour cette fois, c'étoit contre sa volonté. J'ai suivi tous ses mouvemens; sans doute elle s'en est apperçue, car elle a fixé le lieu de la scène, & n'a plus changé de position. Les deux Lords sont rentrés. Charlotte, après un foible salut, a repris sa fatiguante occupation; elle souffroit beaucoup; son sein palpitoit avec force, & tout son corps sembloit dans une extrême agitation. Je la regardois, ensuite je fixois Lindsey, qui ne me paroissoit pas plus tranquille. Las de ma clairvoyance, il m'a enfin adressé la pa-

role. — Pour une première représentation Miss Arabelle paroît bien peu s'occuper de la Pièce. — Vous m'excuserez, Milord, je suis fort occupée : & je disois vrai. Mon rôle étoit assommant. Tourmentée par de furieux soupçons, ne pouvant, n'osant pas me livrer au plaisir de revoir celui qui m'est si cher, de ma vie je ne me suis trouvée plus mal à mon aise. La fin du spectacle a fait cesser une partie de mes inquiétudes, en m'en donnant de nouvelles. Je ne sais comment cela s'est fait; mais Milord Lindsey a présenté la main à cette fille. Ne me possédant plus, j'ai regardé avec colère Wesper qui vouloit me donner la sienne. — Imbécile ! Vous l'aimez, & vous la cédez à un autre. — Non, par Dieu, je ne la cède pas,

s'eſt il écrié en faiſant des grimaces épouvantables. Je la diſputerois à Georges III lui-même.

Avant de monter en carroſſe, ma mère a prié Charles à dîner pour aujourd'hui. Il a accepté; je vais recommencer mes obſervations. Cette lettre ne partira que demain. Je vous ferai ce ſoir part de mes découvertes.

A dix heures du ſoir.

Je n'en ſaurois douter, mon malheur eſt certain; ils s'aiment, ma chère Amelie. Tout décèle un penchant mutuel. Milord Lindſey me craint, il me haïra bientôt. Eh bien! à la bonne heure. Qu'il me déteſte, qu'il m'en donne des preuves, alors je ne ménage plus rien. Leur malheur adoucira le mien. Le ſort de cette fille eſt entre mes mains, je

puis la tourmenter. M. le Comte de Mervoir a toute confiance en moi. Le Chevalier Wefper a paru lui convenir, pour époufer fa nièce....Voilà le plan fur lequel je dois travailler. Ma haine fe charge de l'exécution. Si vous aviez vu, mon amie, quels regards.... Dieux! jamais ai-je pu pu en obtenir de femblables! Mon mariage eft remis à un an. Maudits parens! A quoi bon ce retard? Eh, qui fait où cette inclination pourra le conduire! J'ai beau me dire, la parole eft donnée, Milord fon père ne fouffriroit pas qu'il voulut manquer à un engagement auffi facré, tout entre nous eft de convenance: âge, fortune, naiffance, oui.... Mais il adore cette Françoife. N'allez pas me dire que non. Ma chère amie,

mes yeux ſont éclairés par le flambeau de la jalouſie. Oui, Lindſey eſt aimé. L'on trompe difficilement une Rivale défiante. En un mot, ma chère, je douterois plutôt de mon exiſtence que de leur amour.... De leur amour! .. Malheureuſe, j'en ſerois le témoin.... Plutôt mourir. Vengeance, conſolation des déſeſpérés, c'eſt toi que j'invoque! Non, je ne regretterois pas un crime, s'il me conduiſoit dans les bras de mon Amant.... Adieu, ma chère Amélie, ne négligez pas de brûler mes lettres; j'en ferai de même des vôtres. Vous pourrez penſer tout haut: je vous donne l'exemple d'une confiance entière.

ARABELLE FLOWER.

Groſvenor Square, ce.... 17...

LETTRE

LETTRE XVI.

De CHARLOTTE DE BEAUCHAMPS à Madame la Marquise de BEAUCHAMPS sa mère, au Château de....

EH bien! il est de retour cet ennemi de mon repos. Ah! Maman, que je suis malheureuse? Où fuir? Où me sauver. Milord Lindsey m'aime, il m'en a fait l'aveu. Ne t'effraie pas: je suis encore digne d'être ta fille. Il ignore le tourment de ma vie. Il ne saura jamais combien je suis foible. Ne doit-il pas être l'époux de Miss Arabelle? Pour combler tous mes maux, elle m'obsède sans cesse, & rien ne lui coûte pour m'humilier. Que lui ai-je fait? Mon Dieu! qu'elle

ſoit heureuſe; qu'elle le ſoit à mes dépens! Je ne me plaindrai pas.

Mon Oncle & ma Tante ont dîné hier chez Milord Flower; Milord Lindſey, ſon fils, Milord Beaumont, le Chevalier Weſper, & pluſieurs grands Seigneurs s'y ſont trouvés. Milord Lindſey père a fait & reçu beaucoup d'honnêtetés de mon Oncle. Le lendemain matin il nous a tous fait prier à dîner. Mon Oncle étoit prêt à partir pour la chaſſe; ma Tante a accepté pour elle & pour moi. A notre arrivée Milord nous a préſenté une jeune & jolie perſonne. — Ma fille avoit bien envie de faire connoiſſance avec Mlle de Beauchamps. Je vous demande pour elle, Madame, beaucoup d'indulgence; n'allant pas dans le monde,

elle en connoît peu les usages. — Je suis persuadée, a dit ma Tante, qu'il ne manque rien à Miss Lindsey de ce qui peut faire une aimable personne. — Je desire bien sincèrement, Madame, a-t-elle répondue, ne pas vous faire perdre la bonne opinion que vous avez conçue de moi.

Je me suis sentie pour Miss Sara Lindsey la même inclination que pour Miss Betsy. Milady Flower n'avoit pas pu venir dîner : la vieille Milady Stenay, une des plus grandes Dames de la Cour, l'avoit fait prévenir qu'elle viendroit passer toute la journée avec sa famille. J'étois à table entre Miss Sara & son frère. Il s'y est trouvé plusieurs personnes qui ne savoient pas le François. J'ai supplié Milord d'agir comme si je n'étois

pas présente. On a parlé Anglois; le sujet que l'on traitoit étoit sans doute intéressant pour tout le monde, car chacun y portoit la plus grande attention. Mon voisin a cru le moment favorable pour la conversation qu'il méditoit. — « Depuis » huit jours, Mademoiselle, voilà le » seul instant où j'ai pu vous adresser un mot. Approuvez-vous l'espèce de tyrannie que l'on exerce » sur moi depuis mon arrivée? » — Je ne conçois pas, Milord, le but de votre question, & je n'y puis répondre. — « Pardonnez-moi, Mademoiselle, si je dis quelque chose » qui puisse vous déplaire; mais je » suis si fort observé! Permettez que » je profite du moment que le Ciel » m'envoie pour vous ouvrir mon

» cœur. Je vous aime, Mademoiselle,
» le bonheur de ma vie est attaché à
» votre possession. Ma fortune est
» égale à la vôtre, mon alliance ne
» sauroit vous faire rougir, enfin,
» je ne vois d'obstacles que votre
» indifférence. Parlez, au nom de
» Dieu, donnez-moi la vie ou la
» mort. » — Permettez, Milord, que
je garde le silence. C'est la réponse
la plus honnête que je puisse faire
à des choses que j'ai écoutées avec
peine. — Ah! vous me détestez, c'en
est fait. — Je ne déteste personne,
Milord, & l'époux de Miss Arabelle
aura toujours des droits à ma recon-
noissance. — Moi, son époux! Ma-
demoiselle, ne le croyez pas; jamais
je ne serai qu'à vous. — Vous abusez,

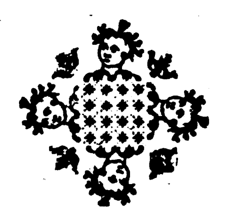
Milord, de ma complaiſance à vous écouter.

Les Dames ſe ſont levées. J'en ai fait autant; les deux jeunes Lords Beaumont & Lindſey nous ont ſuivi. L'ami de Charles n'eſt point, à ce que je crois, l'ennemi de ſa ſœur. Je ne ſais ſi mes découvertes ſont juſtes; mais il ſeroit difficile de trouver un plus joli couple. J'ai évité que la converſation qui m'a tant embarraſſée ne ſe renouât. Dieux! que j'ai ſouffert pour lui cacher combien je lui rends juſtice, & à quel point je ſuis ſenſible à ſa tendreſſe. Après la douleur de quitter une mère que l'on adore, je ne crois pas qu'il exiſte un ſacrifice plus pénible: mon cœur le ſent vivement.

J'attends ta première Lettre avec impatience. J'espère que tes conseils me rendront le calme que j'ai perdu, & que je regrette à tous les instans de ma vie. Reçois, ma chère Maman, les assurances de mon respect, ainsi que les vœux les plus ardents pour l'entier rétablissement de ta santé.

CH. DE BEAUCHAMPS.

De Londres, ce... 17...



LETTRE XVII.

De Miss ARABELLE FLOWER, *à Miss* AMÉLIE GROW, *à Small Hill.*

MA vengeance commence, ma chère Amélie, Charlotte est au désespoir. Ses pleurs, ses gémissemens sont inutiles; l'Oncle a parlé, il faut obéir. Je vais, ma chère amie, mettre plus d'ordre dans le récit qu'il est nécessaire que je vous fasse; vous jugerez combien il étoit ridicule à cette timide Françoise de vouloir me braver.

Le Chevalier Wesper, que je fais agir comme une machine, a, par mes conseils, demandé à M. de Mervoir

la main de sá nièce. Sa fortune, qui est réellement immense, a fermé les yeux sur les désagremens de sa personne. Sans nulle difficulté, il a été accepté. Un homme du caractère de M. le Comte de Mervoir est loin d'imaginer qu'un époux proposé par lui à sa nièce, puisse ne pas lui convenir : aussi a-t-il signifié sa volonté sans écouter de réponse, peut-être même sans en attendre. Charlotte a couru chez sa Tante pour lui compter ses raisons. — Y pensez-vous, ma nièce, a dit la vieille personne, un mariage aussi avantageux ! — O Madame ! jamais je ne pourrai m'y décider. Mon antipathie est insurmontable. — Mademoiselle, je ne vous conçois pas ; cet homme est comme tout le

monde, quant à ſa perſonne : & ſa naiſſance eſt auſſi diſtinguée, que ſa fortune eſt conſidérable. D'ailleurs, votre Oncle a donné ſa parole. — Quoi, ma Tante! ſans me conſulter? Pour une affaire qui me concerne ſeule & à laquelle eſt attachée le bonheur ou le malheur de ma vie! — Mon frère, Mademoiſelle, n'a pas cru que vous auriez quelque choſe à oppoſer à ſa volonté : je ne puis dans cette occaſion que vous exhorter à l'obéiſſance; vous ne pouvez que vous en bien trouver.

La vieille, alors, a paſſé dans ſon cabinet où elle avoit laiſſé ſa ſuivante favorite occupée à lui monter une garniture de diamants. Par qui, me direz-vous, êtes-vous informée avec tant d'exactitude de tout ce

qui se passe dans l'intérieur de cette maison? Par cette même femme que je viens de vous citer. Le Ciel m'a envoyé ce secours. Il y a plusieurs mois que Mlle de Mervoir avoit renvoyé sa première femme; Molly a mis à la place de cette fille, une de ses sœurs, son aînée de huit ou dix ans. Je n'ai, de ma vie, vu une figure qui annonce plus de douceur & d'innocence, & je crois qu'il existe peu de femmes aussi vicieuses. L'hipocrisie est son moindre édfaut: à voir cette créature lorsque vous l'employez pour une mauvaise action, on diroit que vous venez de lui accorder une grace essentielle à son bonheur. Elle est, enfin, telle qu'il me la faut pour rendre facile l'exécution de mes projets. C'est

d'elle que je ſais que Mlle de Beauchamps eſt dans le plus piteux état; c'eſt d'elle que je ſais, que toutes ſes tentatives vis-à-vis de ſon Oncle, ont été inutiles; c'eſt elle auſſi qui a fait adroitement entendre à Mlle de Mervoir que ſa nièce avoit de l'inclination pour Milord Lindſey: enfin, c'eſt elle qui lui a conſeillé d'emmener Charlotte pour quelque tems à la campagne; & c'eſt moi qui fait jouer les reſſorts de cette grande machine. Je ſuis déſolée de votre abſence; vous auriez partagé mes ſoins: cependant je prévois que je reuſſirai dans toutes mes entrepriſes. Ce voyage ſera bon à plus d'une choſe; je vais bien péſer tous les événemens; car il faut de la prudence; juſqu'ici j'ai trouvé peu

d'obstacles à mes desseins. Adieu, ma chère Amélie, je vous apprendrai le départ de la Françoise.

ARABELLE FLOWER.

Grosvenor Square, ce.... 17...

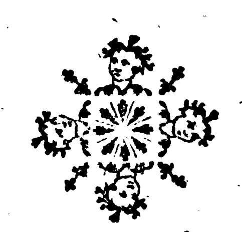
BILLET

De CHARLOTTE DE BEAUCHAMPS, laissé en partant à Mlle LE JEUNE, pour l'envoyer dans une lettre à Madame la Marquise de BEAUCHAMPS sa mère.

TOUT est changé pour moi, ma chère Maman. Je suis la plus malheureuse personne du monde. On me force à partir pour aller je ne sais où; parce que je n'ai pas voulu

épouſer le Chevalier Weſper. Mon Oncle & ſa ſœur ſont devenus mes tyrans; dans une heure je ne ſerai plus ici, Mlle le Jeune ne peut me ſuivre étant fort incommodée. Elle fera partir ce Billet. Adieu, Maman; ma tendreſſe pour toi ne finira qu'avec ma vie. Aime-moi, & plains-moi.

CH. DE BEAUCHAMPS.



*LETTRE XVII.

De Mlle LE JEUNE *à Madame la Marquiſe de* BEAUÇHAMPS, *au Château de....*

MADAME,

Permettez à votre fidelle le Jeune de vous adreſſer cette lettre. Je ſais qu'elle remplira votre excellent cœur de la plus vive douleur, & j'aurois voulu vous l'épargner. Dans quel lieu? avec quels gens, ai-je conduit

* Cette lettre n'eſt point parvenue à Madame la Marquiſe de Beauchamps, non plus que le billet de ſa fille.

mon aimable Maitresse? Apprenez, ma respectable Dame, qu'on vouloit lui faire épouser un homme le rebut du genre humain; sa richesse le rend recommandable aux yeux de quelques sots; mais la plus grande partie des gens qui le connoissent le méprisent autant qu'il mérite de l'être. M. le Comte de Mervoir, toujours chassant, ne connoît point la réputation de l'homme qu'il vouloit unir au modèle des femmes. La pauvre enfant en a pensé mourir de douleur; lorsque nous espérions enfin faire changer de sentiment à M. le Comte, quelqu'un lui a sans doute insinué que le refus de Mademoiselle venoit de l'amour qu'elle avoit pour Milord Lindsey. (Hélas! ma chère Dame, rien n'est plus vrai; cette

ame ſenſible n'a pû voir avec indifférence les vertus de ce jeune homme.) — Comment donc, m'a dit M. de Mervoir; (car il m'avoit fait venir pour ſavoir de moi la vérité.) Mlle. de Beauchamps auroit-elle l'audace de vouloir enlever à ma nièce ſon époux? Que ſignifie, Mlle. le Jeune, le rapport que l'on me fait à ce ſujet? — Je penſe, Monſieur, que l'on vous en a impoſé. Ma jeune Maitreſſe eſt trop bien élevée pour nourrir dans ſon cœur des ſentimens qui n'auroient pas l'approbation de ſes parents. — Je le crois, mais il me faut des preuves. Je veux, ou que ma nièce épouſe dans huit jours le Chevalier Weſper, ou qu'elle vienne après-demain dans une de mes terres. Cette alternative m'a

parue dure ; j'ai voulu lui répondre. — Mademoiselle, m'a-t-il repliqué fièrement ? Je n'aime pas les repré-ſentations dans un Domeſtique ; préparez ma nièce à exécuter mes volontés, & que je ſache dans deux heures le parti qu'elle aura choiſi.

J'ai donc été chargée de porter cette affreuſe nouvelle à cette chère enfant ; le choix n'a pas été long à faire. — Partons, ma Bonne, le Chevalier Weſper ne ſera jamais mon mari ; je lui préférerois la mort.

Vous jugez bien, Madame, que je n'ai point cherché à la détourner de ſa réſolution, & je ſuis deſcendue pour rendre ſa réponſe à M. le Comte. — Cela ſuffit, m'a-t-il répondu.

En passant devant l'appartement de Mlle. de Mervoir, je suis entrée, mais elle m'a parue avoir entièrement adopté la manière d'agir de son frère. Dans les deux jours qui ont précédé le départ, personne de chez Milord Flower ne s'est montré à la maison; je n'ose me livrer à mes soupçons, mais je crains bien que Miss Arabelle, l'aînée des filles de Milord, n'ait beaucoup de part dans tout ceci: c'est le caractère le plus emporté, le plus jaloux.... Sa sœur Betsy est extrêmement malade, on dit que c'est de chagrin des mauvais traitemens que Miss Arabelle lui fait éprouver. Ma chère Maitresse, dont la bonté du cœur égale les charmes de la figure, a passé plusieurs jours au chevet de son lit à

la confoler, à l'engager à prendre patience. Milord Flower eſt le meilleur & le plus aimable des hommes, mais il eſt peu chez lui. Milady, vraie malade imaginaire ne lui rend pas ſa maiſon agréable, & c'eſt ailleurs qu'il cherche des amuſemens. Tout le ménage roule ſur Miſs Arabelle: on lui a donné un abſolu pouvoir; avec le caractère que je viens de vous peindre, croyez-vous, Madame la Marquiſe, qu'elle n'en abuſe pas? Préciſément le jour du départ je me ſuis trouvée ſi malade qu'il ne m'a pas été poſſible de ſuivre Mlle. de Beauchamps; j'eſpère pourtant être en état de l'aller joindre à la fin de la ſemaine. Il eſt tard, la poſte part à midi; permettez que je finiſſe ici les aſſurances du reſpec-

tueux attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, Madame la Marquiſe, la plus humble de vos ſervantes.

MARGUERITE LE JEUNE.

De Londres, ce... 17....

---

*LETTRE XIX.

De CHARLOTTE DE BEAUCHAMPS, à Miſſ SARA LINDSEY.

MON départ précipité vous aura ſans doute étonné, ma chère Sara. Il eſt vrai que je ne pouvois ni ne devois le prévoir; & dans quel tems

---

* Cette lettre ne lui eſt pas parvenue, elle a été interceptée par Miſs Arabelle.

encore a-t-il lieu ? Lorſque la pauvre Miſs Betſy eſt à l'extrêmité ; jamais les ſoirs d'une amie ne lui ont été ſi néceſſaires. Au nom de l'amitié que vous avez pour moi, ma chère Sara, voyez ſouvent cette infortunée ; elle a beſoin de conſolation. Vous ſavez tout ce que je vous ai dit de la rigueur de ſon ſort ; le mien, mon aimable amie, devient auſſi agité. L'on m'a tranſporté dans un lieu ſauvage & inacceſſible. Mon Oncle, ma Tante & quelques Domeſtiques ſont les ſeuls êtres raiſonnables que l'on voit ici. On croit me forcer à conſentir à l'odieuſe union.... Moi, je ſerois un jour la femme du Chevalier Weſper ! on l'eſpère vainement. La priſon la plus horrible me ſembleroit préférable

au plus beau palais que je partagerois avec lui. On me traite avec dureté depuis que j'ai osé dire que l'on ne pourroit disposer de moi, sans l'approbation de ma mère. Madame la Marquise de Beauchamps m'a toujours traité avec bonté, & jamais un vil intérêt ne lui fera sacrifier le bonheur de sa fille. Je me suis, comme vous voyez, expliqué assez librement. Ma fermeté a étonné mon Oncle. — Je vous ferai voir, Mademoiselle, a-t-il dit d'un air furieux, que vous êtes absolument sous ma dépendance. Montez chez vous, & évitez ma présence jusqu'à nouvel ordre.

Lorsque je sortois, j'ai entendu ma Tante qui lui disoit : vous avez raison, mon frère, il faut de la rigueur

avec un esprit si opiniâtre. Me voilà donc livrée à moi-même, & pour surcroit de malheur, ma Gouvernante s'est trouvée trop incommodée pour pouvoir me suivre. Je suis abymée dans mes réflexions. Adieu, ma très-chère Sara, si je ne vous connoissois pas, je regretterois bien sincèrement d'être venue en ce pays.

CH. DE BEAUCHAMPS.

De Great Town, ce.... 17...



LETTRE

LETTRE XX.

De Miss ARABELLE FLOWER, *à Miss* AMÉLIE GROW.

MILADY Grow a donc décidé de rester jusqu'à la fin de ses jours dans cette maudite terre. Je suis désolée, ma chère Amélie, que vous ne soyez pas témoin de mes grandes opérations. Le sort est pour moi, car tout réussit au gré de mes desirs. Ma sœur est malade, & ne m'importune plus par sa présence ; mes démarches ne sont pas en butte à sa clairvoyance, & ce n'est pas pour moi un petit embarras de moins. La Françoise est partie ; sa Gouvernante n'a pu la suivre, parce

qu'elle étoit malade; mais sa présence ici m'étoit à-peu-près égale. Cependant, pour m'ôter toute inquiétude, elle est allée la rejoindre: c'est encore l'ouvrage du destin qui me favorise en tout, excepté sur un seul point. Tous les jours l'éloignement de Milord Lindsey semble s'augmenter; il paroît vivement affligé de l'absence de celle qu'il ose me préférer. Vous me demandez comment, aimant Charles avec tant de passion, je puis me résoudre à lui faire du chagrin; oui, ma chère Amélie, j'aime cet ingrat avec toute la violence dont mon caractère est capable; mais je préférerois sa mort à le voir posséder ma rivale. Lorsque M. le Comte de Mervoir est venu annoncer son dé-

part à mon père, l'un & l'autre sont passés dans un autre appartement que celui où j'étois : l'entretien a duré long-tems. Je m'étois placé de façon que je pouvois les voir sortir; Milord me parut extrêmement agité, & il disoit au Comte : — Je vous en conjure, traitez-là avec douceur; je la crois honnête & sensible; peut-être aussi ignore-t-elle les engagemens que Charles a avec Arabelle. — Laissez-moi faire, Milord, a-t-il répondu ? C'est son bien que je veux, mais je ne négligerai aucuns moyens pour réussir à la rendre plus docile. Mistrees Dervey, (c'est le nom de la sœur de Molly,) est partie avec M[lle]. de Mervoir. Par son moyen je saurai ce qui se passe à Gréat Town, où

la divine Charlotte eſt allée enterrer ſes appas ; par ſon moyen il ne partira aucune lettre de la main de Mlle. de Beauchamps qui ne me ſoit envoyée. J'ai auſſi mes Émiſſaires en Picadilly. Antoine, anciennement Valet-de-Chambre de M. le Comte, a (par mon ordre) demandé à reſter à la Ville pour garder la maiſon, & bien m'en a pris, car ſans cette précaution tous mes projets échouoient. Mlle. le Jeune, auſſi-tôt après le départ de ſa Maitreſſe, s'étoit hâté d'écrire à Madame la Marquiſe de Beauchamps ; la réponſe de cette Dame n'eut pas été ſelon mes deſirs : ſa tendreſſe auroit détruit mon travail de dix mois : la lettre a été remiſe à Antoine pour la porter à la poſte ; il a vîte accouru

me donner une première preuve de sa fidélité dont il a été grandement récompensé. Pouvois-je trop payer le danger qu'il vient de me faire éviter? Je vous envoie cette lettre & un billet qui s'est trouvé dedans. Vous verrez, ma chère Amélie, que si je n'avois eû que des soupçons, cette lettre les auroit confirmés; mais ce n'est qu'une certitude de plus. Mais, me direz-vous, quel est votre but en interrompant la correspondance de la mère & de la fille? Mon bonheur. Antoine, à l'affut de toutes les lettres qui arriveront de France, n'en fera partir aucune adressée à Charlotte, ou à sa Gouvernante; il s'en trouvera sûrement une de sa mère. J'imiterai son style & sa signature. Une incommodité assez forte

l'aura empêchée d'écrire le corps de la lettre : elle contiendra des plaintes sur l'entêtement de sa fille, elle lui ordonnera de suivre exactement les conseils de son Oncle à qui elle a remis ses droits ; elle aura l'air d'approuver le mariage proposé : je joindrai à tout cela des expressions de tendresse copiées d'après l'original. Cette lettre aura deux objets ; le premier, de décider, ou, tout au moins, d'ébranler la résolution de Charlotte ; le second, de donner à M. le Comte de Mervoir un pouvoir absolu sur sa Nièce. Je ne crains pas les objections que vous pourrez me faire : il n'en est pas auxquelles je ne sois en état de répondre. Pour vous ôter le plus petit sujet d'étonnement, sachez

que M. de Mervoir eſt inſtruit de tout ce qui doit arriver ; j'ai même arrangé les choſes de façon que c'eſt lui qui m'a chargé d'une partie de l'exécution de mes projets. Preſque auſſi ſenſible que moi à l'injure que je reçois, il a promis de me venger.

A propos, j'oubliois de vous dire que Miſs Sara Lindſey ſera Samedi prochain Milady Beaumont, & la ſemaine ſuivante elle part avec ſon époux pour aller en Écoſſe recueillir une ſucceſſion. Ce départ me fait aſſez de plaiſir : c'eſt encore un être qui s'étoit pris de belle paſſion pour la Françoiſe ; elle demande à tout le monde où l'on a conduit ſon amie ; elle ſe plaint de ſon ſilence, & c'eſt bien à tort, car la pauvre

Charlotte ſe tue d'écrire. Je vous envoie auſſi ſa lettre à Miſs Sara. Après ſa lecture vous me direz ſi je dois l'aimer. Il me ſemble que juſqu'à préſent mes meſures ſont aſſez bien priſes; mon unique but eſt l'accompliſſement du mariage de cette fille avec le Chevalier Weſper. Quand Charles ſe verra ſans eſpoir, il reviendra à moi; alors mon bonheur ſera certain. Le plaiſir étouffera les remords, ſi mon cœur étoit aſſez foible pour en reſſentir. Adieu, mon amie. Écrivez-moi plus ſouvent, c'eſt le moyen de charmer l'ennui que me cauſe votre abſence.

ARABELLE FLOWER.

Groſvenor Square, ce.... 17...

LETTRE XXI.

De Milord LINDSEY *à Milord* BEAUMONT, *à Édimbourg.*

QUE tu es heureux, mon cher James, tu possèdes l'objet de ta tendresse. Le nœud le plus charmant est le prix de ta constance. Heureux amant, heureux époux, que peux-tu desirer? Recevez, couple aimable, les félicitations de votre frère, de votre ami. Pour moi, triste jouet de mon amour, tu me quittes lorsque ta présence me devient plus nécessaire que jamais; chaque jour voit naître de nouveaux sujets de douleur. Je perds ma Maitresse, ma sœur, mon ami. Qui me consolera?

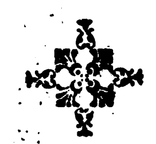
Qui m'aidera à ſupporter des maux dont le poids m'accable ? Cruelle union ! ſans ce fatal engagement, rien n'auroit pu s'oppoſer à mon bonheur. As-tu remarqué James, avec quelle humeur mon père a reçu l'aveu que je lui ai fait de mon antipathie pour Miſs Arabelle, & de mon amour pour Mlle. de Beauchamps ? Il me ſemble encóre entendre ces terribles paroles : « Avez-» vous pu penſer que j'approuve-» rois une pareille conduite ? Ma » parole eſt donnée. Votre conſen-» tement l'a ſuivi, & par l'effet d'un » ridicule caprice, vous voulez man-» quer à une fille aimable, à une » famille reſpectable, en un mot, » vous rendre l'objet du mépris des » honnêtes gens. Oui, Milord, voilà

» la suite infaillible qu'entraîneroit » votre légéreté. Revenez à vous, » soyez encore digne d'être mon » fils, & ma tendresse excusera un » moment d'oubli. » Depuis cette conversation j'ai tenté vainement de revenir sur le même sujet. Un mot, un coup-d'œil même m'imposoit silence. Je vais souvent chez Milady Flower, mais quelque soit mon attention, il m'est impossible de démêler si Miss Arabelle est instruite du lieu où l'on a conduit ma Charlotte. Quand il m'arrive d'en parler, on ne répond pas un mot. Le Portier de M. le Comte de Mervoir a résisté à toutes mes prières, ou peut-être ignore-t-il où sont ses Maîtres; enfin, mon ami, je ne puis plus supporter mon existence. Ne me réponds pas

ici. Ta lettre ne m'y trouveroit plus, je pars cette nuit : je vais habiter ma terre en Dewonshire. Elle est dans une situation triste, rien ne convient mieux à l'état de mon cœur. Adieu, mon chèr James. Mon amitié pour toi n'aura de terme que ma vie.

CHARLES LINDSEY.

De Londres, ce.... 17....



LETTRE XXII.

De Miss ARABELLE FLOWER, à Miss AMÉLIE GROW, à Small Hill.

MALHEUR, rage, déſeſpoir : la victime nous a échappée. Ce qui augmente mon tourment, c'eſt l'incertitude où je ſuis s'ils ne ſont pas réunis ; ma chère Amélie, je ſuis perdue ; ma ruine eſt certaine, & mon ennemie triomphe. Depuis trois mois Charles eſt abſent ; il étoit allé dans une de ſes terres : je croyois que le mariage de Mlle. de Beauchamps le rameneroit. Auſſi ai-je tout preſſé pour l'accélérer. J'en attendois la nouvelle. Je reçois celle de ſa fuite :

tout est bouleversé dans le Château, me mande Mistrees Dervey. M. le Comte est allé d'un côté, le Chevalier Wesper d'un autre. Tous les gens sont en campagne, & Mlle. de Mervoir se désespère. Les imbéciles! ils sont joués par un enfant qui n'a pour guides que deux Domestiques. (Sa Bonne & un Laquais qu'elle a amenés de France.) Pourquoi n'étois-je pas là? Capable de tout, je me serois défié de tout, Argus m'auroit prêté ses yeux. Le jour, la nuit, ils auroient été ouverts sur les démarches de cette fille. Ma mère est à l'extrémité; je ne puis m'absenter de sa chambre. Son amitié m'est horriblement à charge. Les soins de Betsy en sont reçus avec froideur, & c'est toujours moi qu'elle

demande. Je ſuis quelquefois tenté de voler à Gréat Town.... Et qu'y ferois-je? Ne pouvant plus y voir celle dont le tourment faiſoit mon plaiſir; j'ai fait partir ce matin un homme pour le Devonshire : ſi Milord ne s'y trouve pas, il ne me reſte aucun eſpoir. Adieu, ma chère. Si vous ne recevez point de mes nouvelles, dites vous que je ſuis morte de fureur.

ARABELLE FLOWER.

Groſvenor Square, ce.... 17..



LETTRE XXIII.

De Milady Lindsey à Milady Beaumont, à Édimbourg.

Qu'allez-vous penſer de moi, ma chère Sara ? Votre frère eſt mon époux, & Milord votre père l'ignore. Forcée d'abandonner la maiſon de mes parents, preſſée par ma Bonne dont je connois la ſageſſe, & plus que tout cela, ſollicitée vivement par le plus tendre & le plus aimable des hommes, pouvois-je réſiſter ? L'on blâmera ſûrement ma conduite ; mais pourvû que mon amie, ma ſœur, me trouve digne de pardon, je prendrai mon parti ſur le

jugement des autres. Je vous dois, ma chère Sara, des détails, & quelque pénible qu'il ſoit pour mon cœur de me rappeller des ſcènes où mes parents ont joué un rôle affreux, je n'héſite pas à vous les faire.

Depuis la lettre * où je vous ai appris mon départ de Londres & mon arrivée à Gréat Town, je vous marquois alors que mon Oncle m'avoit défendu de paroître devant lui. Cependant il m'étoit permis de me promener dans les jardins qui ſont très-vaſtes. Ma Bonne & moi profitions avec joie de l'agrément de la promenade : malgré la triſteſſe

---

* Cette lettre, comme on l'a déja dit, n'a pas été rendue à Miſs Sara Lindſey, aujourd'hui Milady Beaumont.

du lieu, je commencois à m'y faire. Je ne voyois ni mon Oncle ni ma Tante: on me servoit dans ma chambre. Vous le dirai-je, mon amie? Ce genre de vie me convenoit assez: Je venois en outre d'apprendre que vous aviez épousé Milord Beaumont; je n'étois pas surprise de votre silence. Dans un pareil cas, on peut ne penser qu'à soi. Votre départ pour l'Écosse m'avoit un peu affligée. Mais l'espoir de recevoir bientôt de vos nouvelles me consoloit. J'avois aussi le plaisir d'écrire quelquefois à ma mère. Depuis long-tems, à la vérité, je n'avois aucune réponse; elle a un rhumatisme qui l'empêche d'écrire, me disois-je, & mon frère est à son régiment. Toutes ces circonstances contribuoient à me tranquilliser. Per-

fide calme ! la tempête n'étoit pas éloignée.

Un matin mon Oncle me fait appeller : cet ordre me ſurprend, m'inquiéte. Cependant, je deſcends ſur l'heure. — Tenez, Mademoiſelle, me dit-il, voilà une lettre que votre mère me charge de vous remettre. Elle ne m'écrit que quatre mots : je tremblois en prenant cette lettre. Etoit-ce le preſſentiment de ce qu'elle contenoit ? Je vois d'abord une écriture étrangère. Je lis..... Dieux ! quel ſtyle ? Ah ! mon amie. La plus tendre des mères ſe joignoit à mes bourreaux pour me faire épouſer le Chevalier Weſper. Quelques aſſurances de tendreſſe terminoient cette lettre, ſa ſignature étoit au bas : un accès de rhumatiſme l'empêchoit

de m'écrire elle-même.—Vous n'aurez plus à m'objecter, Mademoiselle, me dit mon Oncle, que vous dépendez d'une mère : aujourd'hui vous dépendez de moi seul. Si vous suivez mes conseils, votre bonheur en sera la suite; mais, si vous me résistez, vous avez tout à craindre. — Je suis prête, Monsieur, à remplir vos volontés, excepté sur un seul point. Je ne puis être au Chevalier Wesper. — Mademoiselle auroit-elle d'autres engagemens? Cette plaisanterie m'a mise au désespoir : cependant, j'ai répondu avec modération : non, mon Oncle. — Quelle raison prétendez-vous donc m'alléguer? — Mon antipathie & la mauvaise réputation du Chevalier. — Voila, Mademoiselle, deux objections bien ridicules. Votre

antipathie eſt un enfantillage, & ce que vous appellez la mauvaiſe réputation, eſt une calomnie. Je ſuis las d'être mené par une enfant : le Chevalier arrive demain, préparez-vous, Mademoiſelle, à le recevoir comme je le deſire. Vous ſavez mes intentions, vous pouvez vous retirer; & voyant que j'allois parler, il a ajouté, cela ſuffit, la réplique eſt inutile.

Je ſuis remontée chez moi pour faire part à ma Bonne de mes nouveilles peines. — Grand Dieu, s'eſt-elle écriée? Qu'eſt-ce que le monde? La ſoif de l'or eſt donc un mal épidemique, puiſque ma bonne Maitreſſe n'a pu l'éviter. Sacrifier ſon enfant pour la rendre riche? Étonnante maxime! mais, enfin, ma chère Demoiſelle, le mal n'eſt pas ſans

remède : on ne vous mariera pas par ambaſſadeur : en diſant toujours non, vous reſterez libre. Chère enfant, ne vous affligez donc pas. Maudite naiſſance ! que n'êtes-vous ma fille ! Vous ſeriez heureuſe : la fortune ne changeroit jamais mon cœur.

Voilà, ma chère Sara, comme cette fille eſtimable cherchoit à me conſoler. Le Chevalier eſt arrivé effectivement le lendemain : on m'a fait deſcendre pour ſouper. — Remerciez M. le Chevalier, m'a dit mon Oncle en entrant, c'eſt à lui que vous devez le pardon que je vous accorde. — Tant que M. le Chevalier ne me demandera que de la reconnoiſſance, je ne refuſerai pas de la lui témoigner. — Il me ſera bien doux, Mademoiſelle, de vous inſpi-

rer un ſentiment agréable. — Briſons là-deſſus, a dit mon Oncle, le ſouper eſt ſervi. Paſſons là-dedans. Dans peu vous pourrez plus commodément lui faire tous les complimens que vous voudrez. Ces mots n'ont point eu beſoin d'interprétation ; ils m'ont fait frémir. Mon Oncle, ſelon ſa louable coutume, s'eſt égayé ſur la fin du repas. — Demain nous chaſſerons, n'eſt-ce pas mon neveu ? — Je ſuis à vos ordres, a répondu le ſot perſonnage ; mais laiſſerons-nous ces Dames ſeules ? — Pourquoi non ? Le deſir de recevoir des complimens ſur votre adreſſe nous donnera quelques pièces de gibier de plus. — Où allez-vous, ma nièce ? — Je vous prie, Monſieur, de me permettre de me retirer. — Eh bien ! A la bonne-heure,

Chevalier, dites donc bon ſoir à votre Prétendue.—Je n'oſois prendre cette liberté.—Votre modeſtie, Monſieur, ai-je dit fièrement, vous a indiqué votre devoir : j'ai fait une révérence ſans attendre ſa réponſe.

Dès cinq heures du matin mon Oncle étoit déja ſur pied. Allons, partons, Chevalier ; voilà la plus belle heure du jour. Après leur départ, ne pouvant me rendormir, j'ai paſſé dans la chambre de ma Bonne. Je l'ai fait lever, & nous ſommes deſcendues dans les jardins. Entièrement occupées de la cruelle poſition où j'étois, nous marchions aſſez vîte, & ſuivions une allée dans laquelle nous n'étions jamais venues. Inſenſiblement nous ſommes arrivées à une des portes qui donnoit dans la

campagne.

campagne. Je ne ſaurois vous dire par quels attraits je me ſentois portée à ſortir du parc. Faiſons quelques pas dans la campagne, ai-je dit à ma Bonne? —Volontiers, m'a-t-elle répondu, mais ſongez que nous ſommes déja bien éloignées du Château. — D'après ſon avis, je retournois ſur mes pas. — Venez, venez, ma chère enfant, il eſt ſi aiſé de vous ſatisfaire, nous rentrerons un peu plus tard. De quel côté deſirez vous aller? — Par ici, ma Bonne, ce ſentier me paroît peu uſité. Je m'appuie ſur elle, & nous continuons de marcher en rêvant aux moyens de me tirer d'embarras; enfin, nous nous trouvons à la porte d'une maiſon de mince apparence: une femme âgée ſe

présente à nous. Après nous avoir prié d'entrer, elle nous offre du lait, & s'informe du hazard qui nous avoit conduit vers sa chaumière.— Mademoiselle est nièce du Seigneur à qui appartient le Château qui tient au Parc que vous voyez, a dit ma Bonne. — Mistrees veut peut-être parler du Milord qui chasse beaucoup. Je ne sais pas son nom, car je sors peu. Mais mon fils dit comme ça qu'il fait bien du tort au pauvre paysan. Il est sans pitié pour les biens de la terre. Excusez *, Miss, si

* On doit faire attention que c'est une paysanne Angloise qui parle, elle appelle Mlle. de Beauchamps Miss; parce que c'est l'expression dont on se sert. Mlle. de Beauchamps & sa Gouvernante parlent passablement Anglois.

je parle si librement d'un Seigneur qui est votre proche parent, mais votre beau & doux visage annonce que vous n'approuvez pas de pareils excès.—Vous avez raison, ma Bonne; mais, ai-je ajouté, vous auroit-il fait quelques torts? Il me seroit bien agréable de les réparer. — « Ne l'a-
» vois-je pas dit, s'est écriée cette
» femme, elle est aussi bonne que
» belle. (Pardon, ma chère Sara, si
» je vous rends des paroles qui font
» honte à ma modestie.) Il est vrai,
» Miss, que j'étois bien pauvre;
» mais nous ne connoissons plus
» le besoin depuis qu'un jeune Sei-
» gneur est venu habiter une terre
» qui n'est pas loin d'ici. Il y a quel-
» ques tems que ce beau Lord vint
» frapper à ma porte à dix heures

» du ſoir ; je demande par la fenê-
» tre qui eſt-là. — Ouvrez, la bonne
» femme ; ſoyez ſans crainte, je ne
» veux point vous faire de mal.
» J'ouvre avec empreſſement. —
» Puis-je mettre mon cheval chez
» vous ? — Donnez, donnez, lui
» dis-je, je vais le mettre dans l'éta-
» ble où couchoit notre pauvre vache :
» elle eſt morte, je m'en déſolois ;
» mais à préſent j'en ai moins de
» chagrin puiſque ſon gîte vous eſt
» néceſſaire. Il pleuvoit : ce jeune
» homme étoit un peu mouillé. Je le
» fais entrer dans la chambre de
» mon fils qui étoit à Londres pour
» quelques jours. — Par quel hazard
» êtes-vous en campagne à l'heure
» qu'il eſt, & par le tems qu'il fait,
» lui dis-je ? — Ma foi, répondit-il,

» je me ſuis perdu. J'étois ſorti de » chez moi pour me promener; mon » cheval, qui ordinairement me » mène & me ramène ſans que j'y » faſſe grande attention, a ſans » doute pris un chemin pour un » autre. La nuit eſt venue; je me » ſuis pour lors apperçu de ſa mé- » priſe : j'ai cherché à la réparer; » mais ne connoiſſant pas le lieu, » n'étant jamais venu dans ma terre » qu'une ſeule fois pour y paſſer » deux jours, je me ſuis de plus » en plus égaré : la pluye m'a forcé » à chercher un azile; j'ai apperçu » votre maiſon, & j'y ſuis venu.

» Il a deſiré que je lui faſſe part » de mes beſoins. — Votre vache eſt » morte, la Bonne, il faut en avoir » une autre. Voilà ma bourſe; quand

» elle sera vuide, venez la remplir
» chez moi. Je veux aussi que vous
» fassiez ici quelques embellissemens.
» Je ne savois comment témoigner
» ma reconnoissance à ce bon Sei-
» gneur, son présent étoit considé-
» rable. — Allez vous recoucher, ma
» Bonne, m'a-t-il dit, je suis fâché
» d'avoir interrompu votre sommeil:
» pour moi, je vais chercher du repos
» sur ce lit. Je voulois y mettre des
» draps, il n'a jamais voulu: dans la
» crainte de l'importuner je me suis
» retirée. Vous avouerai-je ma foi-
» blesse, il ne m'a pas été possible
» de dormir; la joie & le plaisir de
» compter les guinées (il n'y en
» avoit pas moins de cinquante)
» m'en ont empêché; je les regar-
» dois, les larmes me couloient des

» yeux : combien mon fils William
» ſera content à ſon retour, diſois-je
» à part moi ; cependant mon plaiſir
» étoit troublé par les ſoupirs que
» j'entendois pouſſer à ce charmant
» jeune homme. La chambre qu'il
» occupoit n'eſt, comme vous voyez,
» ſéparée de celle-ci que par une
» légère cloiſon. Je crois même qu'il
» lui eſt échappé quelques gémiſſe-
» mens : hélas, bon Dieu ! Eſt-il
» poſſible que celui qui fait le bon-
» heur des autres ſoit ſi malheureux ?
» Au point du jour je l'ai entendu
» ſe lever : j'en ai fait autant. Il m'a
» demandé ſi je pouvois, ſans me
» gêner, le conduire juſqu'à Alone
» Houſe (c'eſt le nom de ſon Châ-
» teau.) — C'eſt pour moi bien de
» l'honneur, ai-je dit, Milord. Et

» nous nous ſommes mis en marche.
» Arrivés chez lui, il a ordonné qu'on
» ait bien ſoin de moi. Je ſuis repar-
» tie le ſoir comblée de ſes bienfaits.
» Mon fils à ſon retour a, ſelon la
» volonté de Milord, fait arranger
» notre petite maiſon : elle eſt ſim-
» ple; mais propre. Le jardin eſt en
» ordre : j'ai pluſieurs vaches : la cour
» eſt pleine de volaille; enfin, Miſs,
» vous pouvez voir que ceci reſſem-
» ble plutôt à une belle groſſe ferme
» qu'à l'habitation d'une pauvre
» femme. Depuis ce jour, Milord
» vient preſque toutes les ſemaines.
» Il eſt toujours triſte, mais il ſemble
» que notre bonheur ait adouci ſes
» peines ».

La bonne femme a fini ici ſon intéreſſante hiſtoire. Combien ſon

bienfaiteur me paroissoit respectable ? Après avoir promis à cette femme de revenir la voir, nous l'avons quitté. J'avois laissé, sans qu'elle y prit garde, ma bourse sur une petite table à côté de son ouvrage: il m'est bien doux, dis-je à ma Bonne, de partager avec cet homme estimable le bonheur de faire des heureux. Nous étions de retour avant le déjeuné, & notre petite absence ne fut pas même apperçue.

Cette journée & la semaine suivante n'apporta aucun changement bien visible dans ma position : je descendois aux heures des repas, j'avois, il est vrai, le désagrément de voir le Chevalier, & de souffrir qu'il me parlât de son affreuse tendresse ;

mais mon Oncle l'exigeoit, & je ne pouvois que raccourcir les instants, en me retirant à l'issue des repas.

Un après-dîner que je ne faisois quo d'entrer dans ma chambre, Piman accourt pour me faire redescendre, M. le Comte vient de recevoir des lettres; il dit qu'il y en a une de France: venez vîte, ma chère Maitresse; c'est peut-être de bonnes nouvelles. Pour cette fois, mon amie, je n'ai pas prévue que j'allois recevoir le coup de la mort: je me suis hâtée de me rendre dans le sallon. — Attendez-vous, m'a dit ma Tante, à la plus triste nouvelle. — Dieu, me suis-je écriée? Ma mère est morte. En prononçant ces mots, j'ai fixé mon Oncle: il m'a fait un signe d'approbation, & je suis tom-

bée sans connoissance : en revenant à moi je me suis trouvée sur mon lit. Ma Bonne me tenoit dans ses bras, & le bon Piman étoit à genoux aux pieds de mon lit : tous deux avoient le visage couvert de larmes ; ce spectacle a excité les miennes. Alors je me suis livrée à la plus vive douleur ; mon amie, elle étoit bien légitime : hélas ! en ce moment je sens combien cette perte est cruelle pour moi. Après plusieurs heures employées à sentir les maux les plus affreux, j'ai demandé à ma Bonne des éclaircissemens sur ce fatal événement. — Eh, mon Dieu ! Mademoiselle, je n'en sais guères plus que vous. Je vous suivois quand vous êtes descendue, & j'avois encore le pied sur la dernière marche de

l'escalier, lorsque j'ai entendu Mlle. de Mervoir qui disoit; mon frère, elle se trouve mal; je suis accourue, & je vous ai vûe étendue sur un fauteuil. — Secourez-là, a dit Monsieur, d'un air assez tranquille. Portez-là sur son lit, elle y sera mieux qu'ici. — Tâchez, Mlle. le Jeune, de la consoler. Sa mère est morte; c'est le Curé du lieu qui me le mande. Son frère, à qui appartient selon la loix du pays tout le bien, a déja mis en vente la terre de.... Il lui revient une légitime très-médiocre, c'est toute sa fortune: enfin, ce long discours a cessé, & nous vous avons apportée ici Piman & moi.

Que vous dirai-je, ma chère Sara? Avec le secours de ces bons

Domeſtiques, j'ai pris un peu le deſſus ; cependant j'avois gardé ma chambre pendant huit jours. J'eſpérois au moins être débarraſſée pour quelques tems des importunités du Chevalier. Ma Tante me l'a amené chez moi. Dès ce moment j'ai voulu deſcendre comme à mon ordinaire, j'ai même recommencé mes promenades. Pour me diſtraire, ma Bonne m'a propoſé d'aller revoir notre payſanne ; mon Oncle étoit à la chaſſe avec le Chevalier. L'occaſion étoit belle, nous en avons profité. A quelques pas de la petite maiſon il m'a ſemblé voir un homme qui rentroit avec précipitation : comme ma Bonne ne l'avoit pas vu, j'ai cru que je m'étois trompé. La vieille eſt venue à nous du moment qu'elle nous a

apperçues. — Belle Mifs, je croyois que vous ne vouliez plus revoir la bonne femme à qui vous avez laiffé votre bourfe. Généreufe Dame, a-t-elle ajouté en me baifant la main, entrez, repofez-vous; vous prendrez quelque chofe, n'eft-ce pas? Oh, mon bon Dieu! j'étois fi contente de vous voir, que je n'àvois pas pris garde à votre habillement lugubre. Avez-vous perdu votre cher Oncle? — C'eft ma mère: voilà tout ce que j'ai pu dire, mes larmes ont coulé avec abondance. Cette pauvre femme, ainfi que ma Bonne, cherchoient à calmer l'excès de mon chagrin. Tout-à-coup la porte s'ouvre, & dans l'inftant je vois Milord Lindfey à mes genoux: non, mon amie, je n'afficherai pas une vertu

trop rigide : sa présence m'a fait oublier une partie de mes maux.— Eh quoi, vous voilà. Par quel hazard ? Que me voulez-vous ? — Ce que je veux.... Vous voir, vous adorer, vous le dire, si vous le permettez, où mourir, si je suis assez malheureux pour vous déplaire. — Non, Milord, vous ne me déplaisez pas ; mais si l'on savoit.... Je serois perdue ; vous ignorez, Milord, tout ce que je souffre pour vous. — Pour moi. Vous me rendez par un seul mot le plus heureux & le plus affligé des hommes. Ah ! si vous souffrez quelque chose pour moi, je ne vous suis donc pas indifférent. (J'ai senti alors de quelle conséquence étoient le peu de paroles que je venois de dire.) Milord, quelqu'importance que vous

attachiez à mes paroles, je ne me repens pas de les avoir dites; mais .u'efpérez-vous? Jamais je ne ferai v ous du confentement de mes parens, & vous ne préfumez pas que cela puiffe être autrement.

Il a baiffé les yeux, & pouffé un profond foupir. Ah! par pitié, Mademoifelle, dites que vous ne me haïffez pas. — Le plaifir que j'ai à vous écouter doit vous le prouver. — Seroit-il poffible, ma chère amie, difoit-il, en embraffant la vieille qui étoit préfente à notre converfation, ainfi que ma Bonne. Charlotte ne me haït pas. Mademoifelle, vous pouvez à préfent m'ordonner de mourir. (Pour que vous puiffiez fentir, ma chère Sara, combien ce tranfport avoit pour moi de charmes,

il faut que vous ſachiez que votre aimable frère avoit triomphé de ma liberté du moment qu'il s'offrit à ma vue ; ſi vous ſaviez tout ce qu'il m'en a couté à Londres pour lui cacher à quel point je partageois ſa tendreſſe !) Mais, dit ma Bonne, en nous interrompant ? Par quel hazard Milord ſe trouve-t-il ici ? — Vous vous reſſouvenez, dit la vieille avec précipitation, de ce que je vous ai raconté l'autre jour ; eh bien, voilà notre bienfaiteur. — Laiſſez cela, ma Bonne, puiſque j'ai été aſſez heureux pour vous être utile, j'exige que vous ne me parliez plus de votre reconnoiſſance. D'ailleurs, n'eſt-ce pas moi qui vous en dois.... C'eſt chez vous que je rencontre l'objet de ma tendreſſe.

J'ai témoigné à Milord que je désirois qu'il m'informât des circonstances qui l'avoient conduit dans la terre voisine de ce lieu. « Désolé de » votre absence, après avoir inutile» ment tenté de savoir où l'on vous » avoit conduit, me dit-il, je pris » la résolution d'aller dans une terre » de mon père en Dévonshire. Ce » lieu où j'avois été plusieurs fois » me parût par sa tristesse convenir » à mon état. Je fis tout préparer » pour mon départ : mon Valet de » chambre qui m'est fort attaché » me dit à l'instant de partir. — Milord » veut être libre, & il choisit une » terre de son père, tandis qu'il en » a une à lui de l'héritage de Milady » où il pourroit être absolument le » maître. — A combien de milles est-

» elle ? — La diſtance eſt la même » que celle du Dévonshire, mais la » route eſt totalement oppoſée. Mi- » lord a éte une fois avec Milady à » Alone Houſe. — Je m'en ſouviens » à peine ; mais puiſque tu crois » que j'y ſerai mieux, allons-y, & » que perſonne ne ſache que j'ai » changé d'avis. J'en ſerai moins » importuné. Henri m'a gardé exac- » tement le ſecret : car depuis deux » mois que je ſuis arrivé, je n'ai vu » perſonne. Mon père même me » croit en Dévonshire : la bonne » femme vous a ſûrement dit com- » ment j'ai découvert ſa maiſon. » Quelques jours après que vous » étiez venues chez elle, je vins » la viſiter ; le portrait qu'elle me » fit de vous ne me laiſſa pas un

» instant dans l'incertitude ; je me
» fis informer du nom du Seigneur
» de Gréat Town. Celui de M. le
» Comte de Mervoir me confirma
» dans mes idées. Depuis ce jour il
» s'en est passé dix ; je n'ai pas
» voulu quitter ce lieu. J'ai occupé
» la chambre du fils de la Bonne,
» que j'ai envoyée à Alone House
» qui n'est qu'à deux milles d'ici,
» & tous les matins mon Valet de
» chambre m'apporte ce qui m'est
» nécessaire. Je commençois à déses-
» pérer de vous voir, lorsque je vous
» ai apperçue. Voilà, Mademoiselle,
» le récit que vous avez desiré : si
» j'osois, je vous demanderois la
» même grace ».

Je n'ai point hésité à lui rendre compte de tout ce que j'avois eu

à souffrir. Le Chevalier Wesper, a-t-il dit lorsque je finissois, est un monstre, qui a fait mourir sa femme de chagrin. — Comment, il a déja été marié! — Oui, Mademoiselle, & c'étoit aussi malgré elle que Miss Bentic l'avoit épousé. Ses parents l'ont forcé à contracter une union qui a causé sa mort; il l'a fait périr dans des tourmens affreux. Il l'avoit fait conduire, sur un simple soupçon de jalousie, dans une de ses terres où elle étoit prisonnière. C'est-là que l'infortunée a quitté une vie que le Chevalier Wesper rendoit affreuse.

O! mon amie, combien le malheur de cette femme a augmenté ma haine pour son auteur. Après avoir promis à Milord de revenir quelquefois chez la vieille, (d'où il ne vouloit

plus s'absenter) je suis partie avec ma Bonne en exigeant qu'il ne m'accompagnât pas hors de la maison. De retour à Great Town nous trouvâmes mon Oncle arrivé : ma Tante voulut que je fisse quelques tours de parterre avec elle. Mon Oncle & le Chevalier vinrent nous joindre. — Voilà bien du tems, dit M. de Mervoir, que nous remettons l'affaire qui vous a amenée ici, mon cher Chevalier, il est tems de la terminer. Il faut, ma sœur, commencer les préparatifs de cette fête ; sur-tout ayez soin que l'on n'épargne rien. Ma Nièce en épousant le Cavalier le plus riche de l'Angleterre, ayant par mes bienfaits une dot considérable, doit avoir les plus beaux bijoux & les plus belles étoffes des trois

Royaumes. — Épargnez-vous, mon Oncle, ai-je dit doucement, ces détails pompeux; ils ne tentent pas mon amour-propre, & croyez que s'il m'avoit été possible de vaincre la répugnance que j'ai pour le mariage proposé, vos desirs & le plaisir de faire quelque chose qui vous plaise, auroient plus fait que ce que vous croyez capable de me séduire. — Mademoiselle s'explique sans détour, a dit précipitamment le Chevalier, tant que mon bonheur dépendra d'elle, je crains bien qu'il n'ait jamais lieu. — Soyez tranquille, mon ami, je vous ai donné ma parole. Ma Nièce est trop bien élevée pour me désobéir, elle est jeune, & ne sent pas, comme je le voudrois, le bonheur d'avoir un époux tel que

vous : vous pouvez, Mademoiselle, nous quitter pour quelques instants.

Sans me le faire répéter, je me suis éloignée ; ne trouvez-vous pas, ma chère Sara, que c'étoit réellement me traiter comme une enfant ? Il est temps, me disois-je, en remontant chez moi, de faire voir que j'ai un sentiment à moi. J'étois depuis bien peu de temps dans ma chambre, lorsque ma Tante vint m'y trouver. Après s'être placée vis-à-vis de moi, elle me dit avec l'air de l'intérêt : — Je suis en vérité peinée de voir la dissention qui règne dans cette maison : mais, convenez, ma nièce, que vous êtes bien ennemie de votre repos. On veut vous faire épouser un homme dont il est peu de filles en Angleterre qui ne se trouvassent

trouvassent heureuses d'être la femme; & par une obstination inouie dans une aussi jeune personne, vous persistez dans un refus qui fait & fera votre malheur. Car, ma chère nièce, n'espérez pas voir céder mon frère. Convaincu, avec raison, que ce mariage fera votre bonheur, il est décidé, mais absolument décidé à le terminer avant notre retour à Londres, qui est très-proche. —— Permettez, ma tante, ai-je dit en lui baisant la main, que je réponde à tout ce que vous venez d'avoir la bonté de me dire. Mon bonheur est, m'assurez-vous, l'objet principal des vœux de mon Oncle : eh bien, Madame, qu'il cesse donc de vouloir une chose qui me rendroit la plus infortunée des femmes. Connoissez-vous

l'homme auquel on prétend unir mon ſort ; je ne parle pas de ſes ridicules, ni même du déſavantage de ſa perſonne, c'eſt-là le moindre reproche qu'il doit faire à la nature, qui l'a plus maltraité encore dans l'intérieur que par l'extérieur ; vous ignorez, ſans doute, Madame, ainſi que mon Oncle, les mauvais traitements que le Chevalier Weſper a fait éprouver à ſa femme. Ils ont cauſé ſa mort ; vous ne ſavez pas davantage, à ce que je préſume, par quels moyens il eſt poſſeſſeur d'une immenſe fortune, & dans ce cas, il eſt néceſſaire que je vous en inſtruiſe.
« Par les plus atroces fourberies, il » a obtenu la confiance d'un homme » âgé qui rapportoit des Iſles pour » plus de ſix millions d'effets dans

» son porte-feuille. L'espoir de faire
» le bonheur d'un fils qu'il avoit
» laissé en bas-âge, sembloit lui faire
» oublier la peine qu'il avoit eue à
» acquérir d'aussi grandes richesses,
» le Chevalier Wesper se chargea de
» faire toutes les perquisitions ima-
» ginables pour retrouver ce jeune
» homme, & même de le faire met-
» tre dans les papiers publics. Au
» bout de quelques semaines il ap-
» porta à ce bon père des titres qui
» constatoient la mort de son fils arri-
» vée depuis six ans. (Ces titres
» étoient faux.) Le malheureux père
» ne survécut que peu de jours à
» cette accablante nouvelle. Avant
» de mourir, il remit toute sa fortune
» au Chevalier qu'il croyoit le plus
» tendre des amis, avec la promesse

» que, s'il découvroit les perſonnes
» qui avoient pris ſoin de ſon fils
» avant ſa mort, il les ſecoureroit,
» s'ils ſe trouvoient dans le beſoin;
» enfin, le bon-homme mourut. On
» ſoupçonne cette mort peu natu-
» relle, mais ce crime me paroît ſi
» énorme que je n'oſe y fixer mon
» attention..... Encore un mot,
» s'il vous plaît, ma chère Tante. On
» croiroit qu'il eſt impoſſible d'aug-
» menter la noirceur d'une pareille
» conduite; écoutez & vous verrez
» à quel point il porte la ſcélérateſſe.
» Un jour il ſe trouva entraîné dans
» une viſite de bienfaiſance qu'un
» homme de ſa connoiſſance faiſoit
» à une pauvre famille dont le chef
» ſe trouvoit, faute de ſecours, à
» l'extrêmité. L'honnête Gentil-

» homme qu'accompagnoit le Che-
» valier ouvrit ſa bourſe à ces in-
» fortunés qui acceptèrent quelques
» guinées; cette famille étoit com-
» poſée du malade qui giſſoit dans
» un mauvais lit, d'une femme de
» trente ans dont le chagrin n'avoit
» point abſolument détruit les char-
» mes, & d'un enfant âgé au plus de
» cinq ou ſix ans. Le Chevalier à qui
» la figure de Miſtreſs Smitt (c'eſt
» le nom de cette femme) avoit
» aſſez plû pour déſirer d'en faire ſa
» maîtreſſe, crut qu'il lui ſeroit fa-
» cile de réuſſir vis-à-vis d'une fem-
» me que la misère devoit rendre ti-
» mide. Cependant, pour ne point
» d'abord l'effaroucher, il ne la vi-
» ſita qu'avec l'apparence de vou-
» loir être utile à ſon mari qui com-

» mençoit à se mieux porter. Ces
» bonnes gens le reçurent comme
» l'ami de leur bienfaiteur. Fatigué
» enfin de jouer le rôle de galant-
» homme, ne pouvant, d'ailleurs,
» soutenir plus long-temps un per-
» sonnage qui lui étoit aussi étran-
» ger, il profita d'un jour où le mari
» & son fils venoient de sortir, pour
» expliquer à Mistress Smitt les rai-
» sons de ses assiduités : cette infor-
» tunée, parfaitement vertueuse,
» reçut cet indigne aveu avec une
» fierté qui déconcerta, pour quel-
» ques instants, cet homme abomi-
» nable ; cependant il se remit bien-
» tôt, & au lieu de témoigner à
» cette femme quelques regrets, il
» eut l'audace de vouloir prendre
» avec elle des libertés outrageantes.

» Mistress Smitt, se voyant sans se-
» cours, à la merci d'un scélérat, osa
» pousser quelques gémissements
» que le monstre étouffoit au passage.
» Heureusement il se fit en ce mo-
» ment du bruit sur l'escalier : le
» Chevalier, craignant le retour de
» M. Smitt, sortit précipitamment
» de la maison ; cette scène s'est
» passée un an au plus avant la ren-
» contre qu'il fit de ce riche & res-
» pectable vieillard qui revenoit des
» Isles, & qui se trouvoit précisé-
» ment être le père de M. Smitt. Le
» Chevalier Wesper ne pouvoit pas
» avoir la plus légère incertitude sur
» cette notion : l'histoire que le père
» lui fit de sa séparation avec son
» fils, la conformité qu'il devoit
» trouver dans celle que ce malheu-

» reux fils lui avoit faite de ſon père
» dont il n'avoit pas eu de nouvelles
» depuis ſon départ d'Angleterre : le
» nom abſolument ſemblable, la reſ-
» ſemblance même qui exiſtoit en-
» tr'eux ; tout étoit conviction pour
» lui. Voilà, Madame, les traits in-
» fames qui doivent caractériſer à
» vos yeux l'homme qu'on prétend
» me faire épouſer. Si mon Oncle
» perſiſte encore dans cette idée,
» après que vous aurez eu la bonté
» de lui rendre ce que je viens de
» vous dire, je me verrai forcée de
» lui réſiſter ; car je jure ici, ſur tout
» ce que je connois de plus ſacré,
» que je ne ſerai jamais la femme du
» Chevalier Weſper. Pardonnez,
» ma Tante, ſi la circonſtance
» m'oblige à ſortir de mon caractère,

» mais c'eſt ſur ce point ſeulement
» que je me refuſerai aux ordres d'un
» Oncle & d'une Tante que j'aime
» & reſpecte infiniment ». Elle a parue rêver un moment, ſon maintien annonçoit de l'inquiétude, de l'étonnement, & même de l'attendriſſement. Je parlerai à mon frère, m'a-t-elle dit en ſe levant; ce que vous venez de me dire eſt bien fort; j'ai peine à le croire.... Ah! Madame, tout ce que je viens d'avancer eſt dans la plus exacte vérité; dix perſonnes de votre connoiſſance peuvent vous le certifier : effectivement, ma chère Sara, je n'ai rien dit qui ne m'ait été répété par des gens dignes de foi. —Deſcendez le ſoir comme à votre ordinaire, a continué ma Tante, je vous promets de

parler à mon frère, Ma Nièce, on peut s'en rapporter à lui, il a de l'esprit & de l'usage. Je suis effectivement descendue quelques instants après. Cette soirée se passa comme les autres. Le lendemain matin ma Tante me fit appeler. — On vous en a imposé, ma Nièce, au sujet du Chevalier. Rien de ce que vous m'avez dit ne sauroit lui convenir. Votre Oncle n'a pas changé de sentiment; il m'a chargée de vous dire que demain l'on signera le contrat, & qu'après-demain vous épouserez le Chevalier. Je vous conseille de faire de bonne grace ce que l'on vous obligeroit de faire de force : vous ne pouvez absolument vous soustraire à l'obéissance que vous nous devez.

Il m'est impossible, mon amie, de

vous peindre mon désespoir. Je m'y suis entiérement livrée en rentrant chez moi. — Il faut, mon enfant, a dit ma Bonne, aller cet après-dîner consulter Milord. Deux avis valent mieux qu'un; prenez courage, ma chère Demoiselle. Nous nous sommes rendues sur le soir chez la vieille. Milord y étoit toujours. La joie, le plaisir de me voir se manifestoient par des actes de folie. Enfin, nous lui avons expliqué la crise qui me menaçoit en lui demandant conseil. — Conseil, je n'en ai qu'un à donner : mais, comme il feroit mon bonheur, j'ose à peine le proposer. Si Mademoiselle vouloit consentir à me donner sa main, elle seroit débarrassée de toutes les violences de M. le Comte de Mervoir. — Que me pro-

posez-vous ? Ah, Milord ! avez-vous pu penser que j'approuverois une pareille inconséquence ? Vous seriez mon époux contre la volonté de nos parents...... Je deviendrois l'objet du mépris..... Non, non, cette idée-là ne s'est point accréditée dans votre cœur. C'est l'horreur du moment qui vous la suggère : un instant de réflexion vous en fera voir l'absurdité. — Sans doute, reprit votre frère avec chagrin, il vaut mieux s'exposer à recevoir la main du Chevalier Wesper que de rendre parfaitement heureux un amant tendre & constant. — Mais, Milord, le Chevalier ne sera pas mon époux. Je m'opposerai toujours..... — Hélas ! vous vous opposerez, & à quoi servira votre résistance ? Votre Oncle

à résolu ce mariage ; il le fera. Votre foiblesse donne des droits à vos tirans. —Milord a raison, a dit Mlle. le Jeune ; tenez, ma chère maitresse, sa proposition m'a d'abord parue aussi folle qu'à vous ; mais en y réfléchissant, je crois que c'est le seul parti convenable que vous pouvez prendre. Je vous ai souvent entendu dire : je ne serai jamais esclave des préjugés, & tant que mon cœur qui est honnête ne me reprochera rien, je braverai la médisance ; & puis, si la démarche est tant soit peu indiscrète, la circonstance est notre excuse. Croyez-vous que je vous aime ? que votre gloire m'est chère ? Eh bien ! je vous conseille d'épouser Milord, vous trouverez en lui un mari doux, complaisant, reconnoissant

pour le ſacrifice que vous lui aurez fait. — Dieu, s'eſt écrié Milord! que Mlle. le Jeune connoît bien mon cœur, ce cœur où vous régnez en ſouveraine.

Milord étoit à mes genoux; ma Bonne me preſſoit les mains; la vieille même me ſollicitoit vivement de rendre heureux ſon bienfaiteur. — Je cède à de ſi douces inſtances, ai je dit; mais, Milord, j'y mets une condition. Je veux tenter encore une fois d'attendrir mon Oncle. S'il ſe laiſſe toucher, je ne ſerai à vous que de ſon conſentement. — Ma Charlotte, a-t-il répondu triſtement, ſait bien que ſes volontés ſont des ordres pour moi.

Enfin, nous avons repris le chemin du parc ma Bonne & moi. A

l'heure du ſouper je ſuis deſcendue. En ſortant de table mon Oncle m'a fait paſſer dans une pièce voiſine. Nous étions ſeuls. — Demain, Mademoiſelle, votre contrat de mariage ſe ſigne; la nôce ſe fera ſans bruit : je réſerve les fêtes pour notre retour à Londres. — Ma Tante ne vous a donc pas dit, Monſieur...... — Ma ſœur m'a fait part des notions abſurdes qu'on vous a données ſur le Chevalier Weſper : je ne crois rien, & je ſuis décidé à vous le faire épouſer. — J'ai fait ce matin à ma Tante le ferment que je vous répète de n'être jamais la femme du Chevalier. — C'eſt ce que nous verrons, a-t-il dit en ſe levant.

Mon ſommeil a été extrêmement pénible. J'étois levée depuis long-

temps, & je causois avec ma Bonne; nous voyons entrer précipitamment Piman. Mademoiselle, Mademoiselle, s'écrie-t-il, ce que je viens d'entendre me fait encore frémir. « J'étois ce matin à sept heures dans » le jardin & je lisois en attendant » l'heure de faire mon ouvrage, » quand le Chevalier Wesper y est » entré, accompagné du Ministre » du lieu. Ils prirent, sans pourtant » m'avoir apperçu, une autre allée » que celle ou j'étois; alors une » charmille me séparoit d'eux, & en » écartant quelques branches, je les » voyois. — Ce bosquet peu fré- » quenté, dit en arrivant le Cheva- » lier, peut servir à l'entretien qu'il » est nécessaire que nous ayons en- » semble. Vous savez, Monsieur,

» que c'eſt demain que nous aurons
» beſoin de votre miniſtère. Il eſt bon
» de vous prévenir qu'il faudra ai-
» der à la lettre : la jeune perſonne
» eſt peu diſpoſée à l'hymen projeté.
» —Tant pis, a répondu le Miniſtre :
» car, il faut que la volonté ſoit mu-
» tuelle dans une affaire de cette
» conſéquence ; & ſi la Demoiſelle
» s'oppoſe à ſa concluſion, il ne ſera
» pas poſſible de paſſer outre. — Vo-
» tre refus m'afflige, reprit le Che-
» valier, en mettant dans la main
» du Miniſtre une bourſe qui me
» parut aſſez garnie. — Je trouve
» des difficultés dans l'exécution,
» mais je ne dis pas qu'il y ait im-
» poſſibilité. Expliquez-moi mieux
» de quoi il s'agit. — De me marier
» demain au ſoir avec la nièce de

» M. le Comte de Mervoir. — Mais
» l'Oncle y consent. — Sans doute ;
» il desire cette union encore plus
» vivement que moi, & c'est à ce
» prix que sa nièce deviendra l'héri-
» tière de toute sa fortune; ainsi,
» vous voyez que c'est la servir que
» de ne pas écouter un caprice qui la
» rendroit malheureuse. Il est même
» permis, dans une pareille circons-
» tance, d'employer des moyens
» violents, puisqu'ils doivent, mal-
» gré elle, la conduire au centre du
» bonheur. Voici quel est notre pro-
» jet : à l'issue du souper la préten-
» due passera dans une chambre où
» vous serez déja; intimidée par vo-
» tre présence, & par l'appareil
» d'une cérémonie à laquelle elle ré-
» pugne plutôt par une mauvaise

» honte, que par tout autre motif,
» ne voyant autour d'elle que des
» gens difpofés à ne pas céder à fes
» fantaifies, elle fe troublera fans
» doute : nous profiterons de ce pre-
» mier moment pour commencer ce
» qui eft de votre miniftère ; le refte
» eft mon affaire. — Vous avez rai-
» fon, M. le Chevalier, votre but
» me paroît légitime, & je me prê-
» terai volontiers à vous fervir.

» Alors ces deux monftres fe font
» éloignés, j'ai pris, ainfi qu'eux, le
» chemin du château, & j'accours,
» ma chère maitreffe, vous faire part
» du malheur qui vous menace ».
— Eh bien, s'écria ma Bonne, héfi-
terez-vous encore, mon enfant, à
quitter cette infernale maifon ? Et
voyant que je gardois le filence ;

enfin, à quoi vous déciderez-vous ? — A fuir, ma Bonne : oui, fuyons ce funeſte lieu ; guidez-moi, mes amis, votre âge & votre attachement me ſont garants que vous ne voulez pas me perdre. — Voilà ce qui s'appelle parler & nous rendre juſtice, puiſque vous vous confiez à notre attachement, croyez que le repentir ne ſera pas la ſuite de votre condeſcendance. A préſent, voyons ce qu'il faut faire...... Piman, allez de ce pas trouver Milord Lindſey, vous le préviendrez de tout ce qui ſe paſſe ici ; vous, Mademoiſelle, vous ne pouvez quitter cette maiſon qu'après que tout le monde ſera retiré. Que Milord faſſe trouver à celle de la vieille le Miniſtre de ſon château. A votre arrivée on vous

mariera, & ensuite, vous, lui & moi, nous monterons dans une chaise que Milord aura fait préparer. Piman courra devant, & de cette manière nous arriverons à Londres avant que l'on se soit apperçu de votre évasion. — Pourquoi à Londres, ma Bonne? — C'est, Mademoiselle, le seul endroit qui puisse nous mettre à l'abri des recherches. En habitant la Cité, il sera impossible qu'on puisse nous découvrir; & de là nous verrons ce qu'il faudra faire. Vous avez entendu, Piman : partez. Il ne vous sera pas difficile de trouver l'habitation de la bonne femme; recommandez sur-tout que les mesures soient sûrement & secrettement prises.

Combien, ma chère Sara, cette

résolution m'a causée d'agitation. Je voyois, il est vrai, que je ne pouvois pas faire autrement ; mais, me disois-je, si Milord alloit cesser de m'estimer après la démarche que je vais faire : effectivement c'est une inconséquence. Je faisois part à ma Bonne de mes réflexions ; sa réponse étoit le complot formé pour le lendemain ; cette image me rendoit le courage. Enfin, la journée se passa. Piman avoit vu Milord ; tout étoit arrangé ; ma Bonne s'étoit occupée, sur le soir, à mettre en paquet les effets les plus précieux que nous avions apportés de France ; car j'avois absolument exigé d'elle de ne rien emporter des bienfaits de mon Oncle. Je craignois qu'on ne me présentât à signer le contrat que

l'on m'avoit annoncé pour le ſoir du même jour ; mais mon Oncle, qui avoit chaſſé toute la journée, bût à proportion de ſa fatigue, & après ſouper il gagna vîte ſon lit. — A demain, dit-il, en quittant le Chevalier, & lui tendant la main, je ſuis trop fatigué ce ſoir.

Du moment que nous jugeâmes tout le monde couché & endormi, ma Bonne deſcendit pour ouvrir les portes qui conduiſent au jardin, elle revint, & prit ſous un bras un paquet ; Piman qui la ſuivoit ſe chargea d'un autre, & me prenant tous deux par une main, ils me conduiſirent le plus doucement poſſible juſqu'au jardin, ayant ſoin de fermer chaque porte ſur nous. Enſuite, appuyée ſur leurs bras, je doublai le

pas, & en bien peu de tems nous nous ſommes trouvés hors du Parc. Votre aimable frère m'y attendoit. Tenez, Milord, lui dit ma Bonne, en me préſentant; voilà votre fardeau, nous aurons chacun le nôtre. (Elle lui montroit les paquets qu'elle & Piman avoient dans leurs bras.) La préſence de Milord avoit éloignée de moi toute eſpèce de crainte. Ce charmant jeune homme me témoignoit d'une manière ſi tendre & ſi délicate la joie qu'il reſſentoit du bonheur dont il alloit jouir, que j'oſai moi-même livrer mon cœur à cette même joie, que j'étois ſur le point de partager avec lui. Nous arrivâmes à la petite maiſon; le Miniſtre y étoit. Le mariage ſe fit en préſence de la bonne femme, de

de ſon fils, du Valet-de-chambre de Milord, de Piman & de Mlle le Jeune. Auſſi-tôt après nous montâmes dans la voiture qui nous attendoit. Avant de partir, Milord & moi comblâmes ces bonnes gens de préſens & de remercimens; cette femme reſpectable pleuroit de plaiſir de notre bonheur, & de chagrin de nous voir partir. Nous lui promîmes de ne l'oublier jamais, & d'avoir toujours ſoin de ſa fortune & de celle de ſon fils; enfin nous voilà à Londres. Car je veux vous épargner la converſation du voyage : vous devinez, ſans doute, mon amie, ce que deux amants qui viennent d'être unis peuvent ſe dire dans une pareille circonſtance. Nous ſommes deſcendus chez une Marchande de bas en la Cité. Deſſain, lors

de notre paſſage à Calais, avoit chargé ma Bonne de lui remettre une lettre. Elle avoit été la voir deux ou trois fois depuis notre arrivée en Angleterre. Cette femme louoit des Chambres garnies, mais tous ſes appartemens étoient occupés. Cependant, elle nous conduiſit chez une de ſes voiſines à quelques pas de chez elle: nous y trouvâmes deux petits appartemens que nous avons pris. Voilà près d'un mois que nous jouiſſons d'un bonheur qui n'eſt interrompu que par le chagrin que je reſſens de la mort de ma mère, & par la crainte de ne pouvoir fléchir nos parens. Milord a fait preſſentir ſon père par un de ſes amis. Au ſeul nom de ſon fils, il s'eſt horriblement emporté. Il paroît qu'il ſçait

que nous sommes mariés. Piman s'est informé si mon Oncle étoit de retour, on lui a dit qu'il étoit arrivé ici deux jours après que j'ai eû quitté Great Town, mais il n'a rien pu savoir de l'intérieur de la maison, évitant de se montrer aux gens qui pouvoient le connoître, & aux heures où il pouvoit être vu. Voilà, ma chère Sara, le récit exact que je devois à votre amitié. Milord entre, il veut vous écrire; il prend ma plume, je la lui cède....

DE MILORD LINDSEY.

JE veux moi-même vous faire part, ma chère sœur, du bonheur dont je jouis. Époux chéri d'une femme adorée, quels vœux puis-je encore former? Excepté le retour

de ma sœur & de mon ami. Ma chère Charlotte, mon Ange se joint à moi pour vous engager à le hâter. Une succession est bientôt recueillie. Reviens donc, mon cher James, pour être le témoin & augmenter la félicité de

CHARLES LINDSEY.

MILADI reprend:

AYEZ égard à nos prières, ma chère Sara; si notre amitié ne peut vous déterminer, que ce soit pour nos intérêts. Vos caresses, vos instances fléchiront sûrement un père qui a toujours eu pour ses enfans la plus vive tendresse. Je suis inquiète sur le compte de Miss Betsy; elle mérite par sa douceur & ses agrémens d'être heureuse. Je veux abso-

lument me faire inſtruire de ce qui la regarde. Adieu, ma chère Sara. Adieu, ma charmante ſœur. Chargez-vous de faire de ma part les plus tendres complimens à Milord Beaumont. Je ſuis pour la vie votre amie

CHARLOTTE LINDSEY.

De Londres, ce... 17...

LETTRE XXIV.

De Miss Arabelle Flower, à Miss Amélie Grow, à Small Hill.

MON Courier eſt arrivé, Charles n'à pas paru en Devonshire, on ne ſçait pas ce qu'il eſt devenu. Son père croit qu'il eſt allé en France. Dans

les recherches que M. le Comte de Mervoir a faites dans les environs de Great Town, il a découvert à trois milles une terre appartenant à Charles, la seule qu'il ait eû du bien de sa mère. Cette terre, qui se nomme Alone House, est si fort isolée que l'on n'a pu sçavoir si Charles y avoit fait quelque séjour. Le Concierge à qui l'on s'est adressé a dit qu'il n'avoit pas vû son jeune maître depuis la mort de Miladi. Concevez-vous, ma chère Amélie, ce que peut être devenue mon odieuse rivale ? Sans argent, sans bijoux, (car elle n'a rien emporté des présens que lui avoit faits son Oncle) croyant sa mère morte, elle n'a pu en espérer aucun secours. Je vois d'ici votre étonnement, & vous

semblez me demander l'explication de cette mort. La voici :

Craignant que malgré mes précautions il ne parvint quelque jour à la mère une lettre de sa fille, ou à la fille une lettre de sa mère, d'accord avec le Comte de Mervoir, il a supposé à sa Nièce une lettre du Curé du Village de.... près du Château de.... terre qu'habite Madame la Marquise de Beauchamps, qui lui apprend la mort de cette Dame. Quelques jours auparavant M. de Mervoir avoit écrit à sa belle-sœur que sa fille venoit de mourir d'une fièvre maligne. Par ce moyen, l'une & l'autre ne s'écrivoient plus. Mais, m'allez-vous dire, comment le Comte, qui est honnête homme, a t-il pu consentir à ces supposi-

tions? Voici ma réponse à cette objection. Le Comte, l'homme du monde le plus entier, ne sçauroit s'imaginer qu'un projet qu'il a conçu ne soit pas infaillible; la douceur de Madame la Marquise de Beauchamps, & sa tendresse pour sa fille, lui ont fait redouter qu'elle ne s'opposât au mariage qu'il avoit résolu, & qu'elle ne la rappellât auprès d'elle; ce qui lui causeroit un chagrin véritable, parce qu'à son entêtement près, il l'aime comme si elle étoit sa propre fille. Elle ne sera pas la femme du Chèvalier Wesper pendant quelques mois, disoit-il à mon père, qu'elle me remerciera de la violence que je lui aurai faite. Il croit son ami un bon & honnête homme qui n'a contre

lui qu'une figure désagréable. Cet hymen fera le bien de tout le monde, ajoutoit-il; quand le jeune Lindsey se verra sans espoir du côté de Charlotte, il ne balancera plus à revenir à votre fille.

Le départ de Charles, l'évasion de sa Nièce lui causent des accès de fureur qui le rendent redoutable à toute sa maison. Mlle. de Mervoir est très-malade de chagrin. Le Chevalier Wesper est dans une rage qui se conçoit difficilement, il jure sur sa damnation qu'il la retrouvera, fut-elle au fond des Enfers? Betsy pleure sur le sort de son amie. La sotte! Milord est triste, ma mère se croit encore plus malade depuis cet événement, & moi je suis au désespoir. Mon cœur est déchiré par la

jaloufie, & je n'ai pas même la confolation de pouvoir me venger. Plaignez votre amie, ma chère Amélie, & venez partager fes maux. Vos lettres font trop rares; ne m'ôtez pas ce qui peut modérer ma douleur. Adieu.

ARABELLE FLOWER.

Grofvenor Square, ce.... 17...

LETTRE XXV.

De MILADI LINDSEY à MILADI BEAUMONT, à Édimbourg.

GARDEZ-vous, ma chère Sara, d'entreprendre aucun voyage avant d'être accouchée. N'expofez pas des jours précieux à tous ceux qui vous connoiffent. Je reffens déja les incom-

modités que me cauſe un commencement de groſſeſſe. Milord, pourtant, n'épargne aucun ſoin pour les rendre plus ſupportables. Nous occupons depuis deux mois une jolie maiſon à Chelſea*. Mon époux a cru que l'air de la campagne me ſeroit plus favorable, il l'a choiſi dans une agréable ſituation, & chez une femme infiniment aimable. Sa ſociété & celle de ſa fille me ſont d'une grande reſſource pour diſſiper une humeur noire qui s'eſt emparée de Charles. Je ſens combien il eſt affreux pour lui d'être brouillé avec un père de qui il a toujours été tendrement chéri. Il fait l'impoſſible pour me cacher le chagrin qui le dévore; il

* Joli Village près de Londres.

m'aime, je n'en sçaurois douter ; mais il est triste ; & mon bonheur en est troublé. Mistress Smitt (c'est le nom de notre Hôtesse) est une femme de quarante-cinq ans. Elle a dû être belle, & paroît avoir eûe beaucoup d'éducation. Miss Henriette sa fille peut avoir, treize à quatorze ans. Elle est belle comme un Ange, & possède toutes sortes de talents. M. Smitt est Gouverneur d'un jeune homme de qualité. Ils sont à présent en voyage. En partant il a recommandé à sa femme de ne point habiter Londres. Depuis deux ans elle a strictement observé les ordres de son mari. Quoiqu'absent encore pour deux autres années ; je la crois peu disposée à lui manquer de parole. Son caractère est

doux ; mais ſon humeur n'eſt pas toujours égale. Il eſt aiſé de voir qu'elle eſt naturellement gaie ; cependant elle ſe livre quelquefois à une triſteſſe exceſſive. Il faut qu'elle aie au fond de l'ame un ſujet de peine bien grave. Nous faiſons ſouvent de la muſique, & je vois avec une grande ſatisfaction que Milord oublie dans ces momens qu'il a quelques ſujets de ne pas ſe croire parfaitement heureux. Miſs Henriette a la voix charmante ; il chante avec elle, & je les accompagne ſur mon clavecin. Ces petits concerts que nous répétons ſouvent, répandent plus d'intimité parmi nous. Je découvre tous les jours dans la jeune perſonne des qualités qui me la rendent chère. Environnée de

gens que j'aime, & de qui je ſuis aimée, je ne formerois plus aucuns deſirs, ſi mon époux étoit content. Ma Bonne, qui a épouſé Piman, eſt toujours la dépoſitaire de mes peinnes; elle les partage & finit par les alléger. Adieu, ma chère Sara; écrivez-moi ſouvent, & n'oubliez pas de me raſſurer ſur les inquiétudes que me cauſe votre état. Je ſuis pour la vie votre dévouée

CHARLOTTE LINDSEY.

De Chelſea, ce.... 17...



LETTRE XXVI.

De Milord LINDSEY *à Milord* BEAUMONT, *à Édimbourg.*

POURRAS-tu croire, ô mon cher James! que possédant la charmante Charlotte, je ne suis pas parfaitement heureux. J'ai balancé jusqu'ici pour te faire un aveu que la position de mon cœur & mon amitié pour toi rendent indispensable. Ma femme est toujours l'objet de ma tendresse : & pourtant je ne suis point insensible aux charmes d'Henriette, (c'est la fille de la Dame chez qui nous logeons.) Si tu sçavois combien je me reproche cette foiblesse, tu me plaindrois au lieu de me

blâmer : je devrois fuir, sans doute, cette aimable enfant ; mais, hélas ! tout s'oppose à une résolution aussi sage.

Le nouvel état de ma Charlotte (qui m'auroit comblé de joie, si elle n'eût pas été un peu malade) m'avoit décidé à lui chercher dans les environs de Londres une maison où elle pût respirer un air sain ; je trouvai à Chelsea tout ce que je pouvois desirer. Jolie maison, agréable position, aimable hôtesse, & point ou peu de voisins, nous nous sommes établis en ce lieu, ma femme parut satisfaite. Ah ! comme j'étois content !

Je vis Miss Henriette, qui ne s'étoit pas montrée lors de l'accord que je fis avec Mistress Smitt sa mère. La

jeunesse, la beauté, les graces, les talents : voilà, mon ami, ce qui compose l'extérieur de la jeune personne. Je ne puis engager Miladi à quitter cette maison sans lui faire naître des soupçons qui me feroient mourir de honte. Cependant, le danger augmente tous les jours ; je suis sans cesse entraîné vers l'objet de mon délire. Pour surcroit de malheurs, nous ne formons tous qu'une même maison. Les journées se passent sans se quitter : on travaille, on lit, on dessine, on fait de la musique : ma femme fait tout à merveille ; Mistress Smitt possède aussi toutes sortes de talents. Sa fille n'a jamais eue d'autres maîtres qu'elle. Tu vois, mon cher James, qu'il m'est impossible d'éviter mon infortune. La rai-

ſon combat ſans ceſſe ; elle eſt preſque toujours victorieuſe : mais auſſi mon cœur eſt déchiré. Je m'abandonne ſouvent à l'excès du chagrin que me cauſent tant de différentes ſenſations. Ma Charlotte voit ma peine ſans en deviner le motif. Femme adorable, méritois-tu un perfide !..... Non, je n'oublierai pas ce que je lui dois, ce que je me dois à moi-même. Je vaincrai une inclination ſi contraire à mon devoir ; je verrai Miſs Henriette, je chanterai avec elle, ſans aucune émotion ; elle ſera comme ma ſœur : j'admirerai en elle les bienfaits de la nature ; mais mon cœur ceſſera de s'y intéreſſer.

Tu ſçais, ſans doute, le départ de mon père. Il eſt allé dans la plus éloi-

gnée de ses terres. J'ai fait faire vainement plusieurs démarches pour notre reconciliation. Vivement sollicité par Miss Arabelle, il ne peut qu'être toujours irrité : il sera plus aisé de le fléchir quand il sera absent depuis quelque temps. Charlotte avance dans sa grossesse, & semble se mieux porter. Mande-moi des nouvelles de ma sœur; je lui desire, ainsi qu'à toi, un bonheur durable. Adieu, mon ami.

CHARLES LINDSEY.

De Chelsea, ce... 17...



LETTRE XXVII.

De Miss ARABELLE FLOWER, *à Miss* AMÉLIE GROW.

VOUS êtes donc folle, ma chère Amélie, avec votre ſermon. Vous me conſeillez de renoncer à Charles.....* Conſeillez-moi donc de mourir. Votre lettre me confond; & ſans votre écriture que je connois comme la mienne, je douterois qu'elle fût de vous. Vous avez peut-être craint qu'elle ne fût lue par d'autres que par moi : tranquiliſez-vous,

* Miſs Arabelle ne ſait pas que Mlle. de Beauchamps eſt préſentement Milady Lindſey.

mon amie, notre correſpondance eſt ſûre. A propos, ma mère eſt morte, ſa tendreſſe m'a touchée, & ſa perte m'afflige. Cependant, me voilà devenue maitreſſe abſolue de la maiſon & de mes volontés. Betſy en enrage, mais peu m'importe. J'aurois preſqu'envie de lui faire épouſer le Chevalier Weſper. Cependant, toutes réflexions faites, j'aime encore mieux le réſerver pour Charlotte. D'ailleurs, il eſt allé en France dans l'eſpoir de la retrouver. On ne ſait décidément ce qu'elle eſt devenue. Cette fille donnera ſûrement dans le libertinage. Sa tournure ſembloit l'annoncer : ſon Oncle eſt toujours furieux ; on le ſeroit à moins. Se voir la dupe d'un enfant : en vérité, plus j'y ſonge & moins

j'excuse leur sécurité, à la veille d'une affaire aussi importante.

Miladi, votre mère, suit votre inclination, dites-vous, en restant à la campagne ! Est-ce bien Amélie qui dit & pense cela ? Qu'est devenue cette frivolité qui perçoit dans toutes vos actions ? Sur quel personnage trouvez-vous à exercer la coquetterie qui vous est si naturelle ? Pour qui Miss Grow ornera-t-elle sa jolie tête, & pressera-t-elle sa charmante taille ? Tant de charmes, ma chère, ne doivent point s'ensevelir au fond d'une campagne. Croyez-moi, mon amie, cessez de vouloir paroître ce que vous n'êtes pas, ou, du moins, soyez vraie avec moi qui ne vous cache rien. Réservée ou même dissimulée avec les autres, je me suis

toujours montrée à vous ſans maſque ; j'ai pu, j'ai même dû y perdre ; mais mes actions étoient comme mon amitié, ſans réſerve. Adieu, ma chère Amélie. Écrivez-moi plus ſouvent ; changez ſur-tout le ſtyle de votre dernière lettre, car il m'a donné des vapeurs. N'abuſez pas de l'attachement

D'ARABELLE FLOWER.

Groſvenor Square, ce.... 17...

Fin de la première Partie.



